

U d'/of OTTAWA
39003003038089

LE MÉCHANT

VERT-VERT

PAR

GRESSET



PARIS
DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

LE
MÉCHANT

LE MÉCHANT

VERT-VERT

PAR

GRESSET

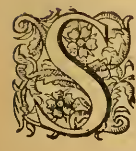


PARIS
DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

VER-VERT

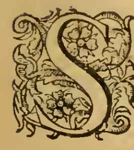


ÉPITRE A L'AUTEUR

UR le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon diſciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,



ÉPITRE A L'AUTEUR



UR le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon diſciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,

Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du ſacré Vallon
Eſt loin des glaces de ***
Des fréquens éclairs de V***
Et des volcans de V***
On craint dans ce réduit paiſible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre ſon hommage,
Mais c'eſt dans le ſimple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfere un païſage
Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & ſage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au ſon d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'eſt là que les Graces naïves
Qu'on vit regner au ſiécle d'or,
Ceſſent du moins d'être captives,
Et peuvent ſe montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Fineſſe d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage,
Il obſcurcit le ſentiment.
Ce n'est qu'à la ſimple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus ſçavante impoſture

Du cœur y remplit mal les vœux
Ce joli canton du Parnaſſe
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et ſous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croyant ſuivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus ſurchargés de fleurs :
Ces fleurs n'étoient point naturelles,
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pû des ſentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin Gresset vient de paraître,
Nouveau Céſar dans ce ſejour;
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'eſt pour lui que l'œuvre d'un jour;
Graces, Amours, à ce ſpectacle,
Ont cru revoir Anacréon :
C'eſt son air, son ſtile, ſon ton,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon,
Qui ſe plaisoit au paralelle,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare, & Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce ſejour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux.
Cher Favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,

Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raifon,
Forme mon goût fur ta maniére,
Tes expreffions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs,
Sans en accabler la matiére.
Du moins, l'éditeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilége
De trouver l'attelier ouvert;
Non pour qu'une main sacrilége
Ofe y prophaner ton pinceau,
Mais pour le former à connaître
Tous les deffeins d'un fi grand Maître,
Et les premiers traits du vrai Beau.





A Mme L'ABBESSE D***

CHANT PREMIER

Vous, près de qui les Graces solitaires
Brillent ſans fard, & regnent ſans fierté;
Vous, dont l'eſprit né pour la vérité,
Sçait allier à des vertus auſteres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;

Puifqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante difgrace,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces fons intéreffants,
Ces tendres fons que forma votre lyre,
Lorfque Sultane *, au printems de ses jours,
Fut enlevée à vos triftes amours,
Et defcendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illuftres malheurs
Peuvent auffi se promettre vos pleurs.
Sur fa vertu par le fort traverfée,
Sur fon voyage & fes longues erreurs,
On auroit pu faire un autre Odiffée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs :
On auroit pu, des Fables furannées,
Reffufciter les Diables & les Dieux,
Des faits d'un mois, occuper des années,
Et, fur des tons d'un fublime ennuyeux,
Pfalmodier la caufe infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée :
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les mufes font des Abeilles volages :
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et ne prennant que la fleur d'un fujet,
Vole bientôt fur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puifé ces maximes;
Puiffent vos loix fe lire dans mes rimes!
Si, trop fincére, en traçant ces portraits,

* Epagneule.

J'ai dévoilé les myſtéres ſecrets,
L'art des parloirs, la ſcience des grilles,
Les graves riens, les myſtiques vétilles,
Votre enjoûment me paſſera ces traits;
Votre raiſon, exempte de foibleſſes,
Sçait vous ſauver ces fades politeſſes,
Sur votre eſprit, ſoumis au ſeul devoir,
L'illuſion n'eut jamais de pouvoir :
Vous ſçavez trop qu'un front que l'art déguiſe,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchiſe.
Si la vertu ſe montroit aux mortels,
Ce ne ſeroit, ni par l'art des grimaces,
Ni ſous des traits farouches & cruels;
Mais ſous votre air, ou ſous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint Auteur de ſcience profonde,
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde :
Très-rarement en devient-on meilleur :
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos Lares,
Et conſerver, paiſibles Caſaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux deſtin du Héros que je chante,
En éterniſe une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, atteſteront mes Vers.
A Nevers donc, chez les Viſitandines
Vivoit n'a guère un Perroquet fameux,

A qui fon art & fon cœur généreux,
Ses vertus même & fes graces badines,
Auroient dû faire un fort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
Ver-Vert (c'étoit le nom du perfonnage)
Tranfplanté là, de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne fçachant rien de rien,
Au fufdit Cloître enfermé pour fon bien;
Il étoit beau, brillant, lefte & volage,
Aimable & franc comme on l'eft au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oifeau d'une fi fainte cage,
Par fon caquet digne d'être en couvent.
Pas n'eft befoin, je penfe, de décrire
Les foins des Sœurs, des Nones, c'eft tout dire,
Et chaque Mere, après fon Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainfi l'écrit un Chroniqueur fincére,
Souvent l'Oifeau l'emporta fur le Pere.
Il partageoit, dans ce paifible lieu,
Tous les firops dont le cher Pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des Nonettes fucrées,
Reconfortoit fes entrailles facrées.
Objet permis à leur oifif amour,
Ver-Vert étoit l'ame de ce fejour:
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jaloufes furveillantes,
Il étoit cher à toute la maifon.
N'étant encor dans l'âge de raifon,
Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire;
Il étoit sûr de charmer & de plaire.

Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent,
Qu'une Novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse:
Tel autrefois César, en même temps,
Dictoit à quatre, en stiles différens.
Admis par tout, si l'on en croit l'Histoire,
L'Amant chéri mangeoit au Refectoire;
Là, tout s'offroit à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir:
Au grand-Dortoir il couchoit d'ordinaire
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!

Très-rarement les antiques Difcrettes
Logeoient l'Oiseau; des Novices proprettes
L'alcove fimple étoit plus de fon goût;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque foir le jeune anachorette
Avoit fixé fa nocturne retraite,
Jufqu'au lever de l'Aftre de Vénus
Il répofoit fur la boëte aux Agnus:
A fon reveil, de la fraîche Nonette,
Libre témoin, il voyoit la Toilette.
Je dis Toilette & je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lû qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidéles,
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles :
Ainfi qu'il eft pour le Monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,
Il eft auffi des modes pour le voile;
Il eft un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus fimple toile.
Souvent l'effain des folâtres amours,
Effain qui fçait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci foit dit, entre nous, en filence :
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce féjour de l'oifive indolence,
VER-VERT vivoit fans ennuis, fans travaux,
Dans tous les cœurs il regnoit fans partage,
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux;

Quatre ſerins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépériſſoient d'envie & de langueur.
  Qui l'auroit dit! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ſes mœurs;
Qu'un tems viendroit, tems de crime & d'allarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne feroit plus qu'un triſte objet d'horreurs!
Arrête, Muse, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aſpect de ſes malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.



CHANT SECOND

N juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiſeau diſert ; hormis dans les repas,
Tel qu'une None, il ne déparloit pas :
Bien eſt-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en ſçavoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du ſiécle a rendus trop coquets,
Et qui, ſiflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.

Ver-Vert étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne difoit onc un immodefte mot:
Mais en revanche il fçavoit des Cantiques,
Des *Oremus,* des Colloques miftiques,
Il disoit bien son *Benedicite,*
Et *notre Mere* & *votre Charité;*
Il fçavoit même un peu du Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque :
Il avoit eû dans ce docte manoir,
Tous les fecours qui menent au fçavoir.
Il étoit là maintes filles fçavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens et nouveaux,
Inftruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Eléve égala fes Regentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieufe lenteur,
Les faints foupirs, les notes languiffantes
Du chant des Sœurs, colombes gémiffantes;
Finalement, Ver-Vert fçavoit par cœur
Tout ce que fçait une Mere de Chœur.
Trop refferré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin fe fit connoitre;
Dans tout Nevers, du matin jufqu'au foir,
Il n'étoit bruit que des fcènes mignones
Du Perroquet des bienheureufes Nones;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeoit du parloir :
Sœur Melanie, en guimpe toujours fine,

Portoit l'Oiseau : d'abord, aux ſpectateurs
Elle en faiſoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ſes attraits enchanteurs,
Dès que ſa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de ſaintes gentilleſſes
Que lui dictoient les plus jeunes Profeſſes,
L'illuſtre Oiſeau commençoit ſon recit;
A chaque inſtant de nouvelles fineſſes,
Des charmes neufs varioient ſon débit :
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout ſon Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit ſa mémoire;
Lui, cependant, ſtilé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement :
Et triomphoit toujours modeſtement :
Quand il avoit débité ſa ſcience,
Serrant le bec & parlant en cadence.
Il s'inclinoit d'un air ſanctifié,
Et laiſſoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phraſes gentilles,
Que des douceurs, exceptés quelques mots
De médiſance, & tels propos de filles
Que par hazard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.

Ainſi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en ſaint, en ſage véritable,
Pere Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, ſçavant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civiliſé, muſqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eut pas voyagé.
Mais vint ce tems d'affligeante mémoire,
Ce tems critique où s'éclipſe ſa gloire.
O crime! O honte! O cruel ſouvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire?
Ah! qu'un grand nom eſt un bien dangereux!
Un ſort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de ſuccès flateurs
Traînent ſouvent la ruine des mœurs.
Ton nom, Ver-Vert, tes proüeſſes brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire juſqu'à Nantes.
Là, comme on ſçait, la Viſitation
A ſon bercail de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation
A tout ſçavoir ne ſont pas les derniéres
Parquoi bientôt, apprenant des premiéres
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté,
Déſir leur vint d'en voir la vérité.
Déſir de fille eſt un feu qui dévore,
Déſir de None eſt cent fois pis encore.

Déja les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiseau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un tems, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puiffe y jouir de fa gloire,
Et fe prêter à de tendres fouhaits.
La Lettre part. Quand viendra la réponfe?
Dans douze jours: quel fiécle jufques-là!
Lettre fur Lettre, & nouvelle femonce:
On ne dort plus; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Epître.
Grave fujet; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre Ver-Vert! O Ciel, plutôt la mort!
Dans ces Tombeaux, fous ces Tours ifolées,
Que ferons-nous, fi ce cher Oifeau fort?
Ainfi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de fon loifir
S'ouvroit encore à l'innocent plaifir:
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chofe
Que cette troupe étroitement enclofe,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oifeau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Meres affiftantes,
De ce Sénat antiques Préfidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,

Elles craignoient qu'un refus obſtiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes;
Ainſi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce Bill des Milledis de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand déſordre:
Quel ſacrifice! Y peut-on conſentir?
Eſt-il donc vrai (dit la Sœur Seraphine)?
Quoi! nous vivons, & VER-VERT va partir!
D'une autre part, la Mere Sacriſtine
Trois fois pâlit, ſoupire quatre fois,
Pleure, frémit, ſe pâme, perd la voix:
Tout eſt en deüil, je ne ſçai quel préſage,
D'un noir crayon, leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des ſonges pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'inſtant funeſte arrive;
Ja, tout eſt prêt ſur la fatale rive;
Il faut enfin ſe réſoudre aux adieux,
Et commencer une abſence cruelle:
Ja, chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baiſers au ſortir de ces lieux
Reçut VER-VERT! Quelles tendres allarmes!
On ſe l'arrache, on le baigne de larmes:
Plus il eſt prêt de quitter ce ſéjour,
Plus on lui trouve & d'eſprit & de charmes;
Enfin, pourtant, il a paſſé le Tour:
Du Monaſtére, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon Fils, vole où l'honneur t'appelle,
Reviens charmant, reviens toujours fidéle;
Que les Zéphirs te portent ſur les flots,

Tandis qu'ici dans un trifte repos,
Je languirai forcement exilée,
Sombre, inconnue, & jamais confolée;
Pars, cher VER-VERT; & dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'Aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonain poupine,
Qui, pour diftraire & charmer fa langueur
Entre deux draps avoit à la fourdine,
Très-fouvent fait l'Oraifon dans Racine,
Et qui, fans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, fuivi l'Oifeau parleur.
Mais c'en eft fait, on embarque le Drôle,
Jufqu'à préfent vertueux, ingénu,
Jufqu'à préfent modefte en fa parole :
Puiffe fon cœur, conftamment défendu,
Au cloître, un jour, rapporter fa vertu !
Quoiqu'il en foit, déja la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent fouffle, on part, on eft parti.



CHANT TROISIÈME



La même Nef légére & vagabonde
Qui voituroit le ſaint Oiſeau ſur l'onde,
Portoit auſſi deux Nimphes, trois Dragons,
Une Nourice, un Moine, deux Gaſcons.
Pour un Enfant qui ſort du Monaſtére,
C'étoit écheoir en dignes compagnons!
Auſſi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangére;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.

L'Oiſeau ſurpris n'entendoit point leur ſtile;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraiſons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Veſtales,
Mais de gros mots, & non des plus chrétiens;
Car les Dragons, race aſſez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;
Puis les Gaſcons & les trois Perronelles
Y concertoient ſur des tons de ruelles:
De leur côté, les Bateliers juroient,
Rimoient en Dieu, blaſphêmoient & ſacroient,
Leur voix ſtilée aux tons mâles & fermes,
Articuloit ſans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embaraſſé,
Ver-Vert gardoit un ſilence forcé;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſçavoit que penſer ni que dire.
  Pendant la route on voulut par ſaveur
Faire cauſer le Perroquet rêveur;
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogea le beau mélancolique;
L'Oiſeau benin prend ſon air de douceur,
Et vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma Sœur:*
A cet *Ave*, jugez ſi l'on dût rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre ſire;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Comprit en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,

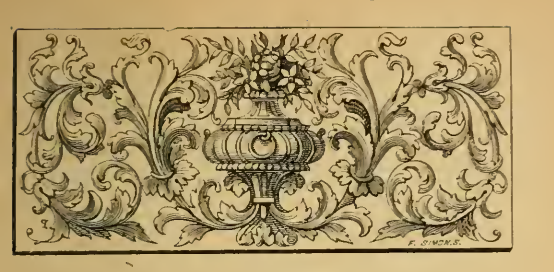
Et qu'il feroit mal mené des comméres,
S'il ne parloit la langue des confréres:
Son cœur né fier, & qui jufqu'à ce tems
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne pût garder fa modefte conftance
Dans cet affaut de mépris flétriffans;
A cet inftant, en perdant patience,
VER-VERT perdit fa premiere innocence.
Dès-lors ingrat, en foi-même il maudit
Les cheres Sœurs fes premiéres maîtreffes,
Qui n'avoient pas fçu mettre en fon efprit
Du beau François les brillantes fineffes,
Les fons nerveux & les délicateffes.
A les apprendre il met donc tous fes foins,
Parlant très-peu, mais n'en penfant pas moins,
D'abord l'Oifeau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux difcours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours,
Tous les gaudés qui farciffoient fa tête;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de None.
En moins de rien l'éloquent animal,
Hélas! jeuneffe apprend trop bien le mal!
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte il fçut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier:
Il démentit les célébres maximes,
Où nous lifons qu'on ne vient aux grands crimes

Que par dégrés. Il fut un fcélérat
Profès d'abord, & fans noviciat.
Trop bien fçut-il graver en fa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mot* . . . VER-VERT faifoit l'écho;
Lors applaudi par la bande fufdite,
Fier & content de fon petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De fçavoir plaire au monde fuborneur,
Et dégradant fon généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
Faut-il, qu'ainfi l'exemple féducteur,
Du Ciel au diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces triftes fcènes,
Que faifiez-vous dans vos Cloîtres déferts,
Chaftes Iris du Couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faifiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, foumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faifoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monaftére
Etoit d'ennuis triftement obfedé;
La grille étoit dans un deuil folitaire,
Et le filence étoit prefque gardé.
Ceffez vos vœux, VER-VERT n'en eft plus digne;
VER-VERT n'eft plus cet Oifeau revérend,
Ce Perroquet d'une humeur fi bénigne,
Ce cœur fi pur, cet efprit fi fervent;
Vous le dirai-je? il n'eft plus qu'un brigand,

Lâche apoſtat, blaſphémateur inſigne;
Les vents legers, & les Nymphes des eaux
Ont moiſſonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point ſa ſcience infinie:
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y penſez plus : l'infâme, a ſans pudeur,
Proſtitué ſes talens & ſon cœur.
  Déja, pourtant, on approche de Nantes,
Où languiſſoient nos Sœurs impatientes:
Pour leurs déſirs le jour trop tard naiſſoit,
Des Cieux, trop tard, le jour diſparoiſſoit.
Dans ces ennuis, l'eſperance flateuſe,
A nous tromper toujours ingénieuſe,
Leur promettoit un eſprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des ſentimens, un mérite achevé;
Mais ô douleur! O vaine & fauſſe attente!
  La Nef arrive, & l'équipage en ſort.
Une Touriere étoit aſſiſe au port.
Dès le départ de la premiere lettre,
Là, chaque jour, elle venoit ſe mettre;
Ses yeux errans ſur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaiſſeau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiſeau madré la connut à la mine,
A ſon œil prude, ouvert en tapinois,
A ſa grand'coëffe, à ſa fine étamine,
A ſes gands blancs, à ſa mourante voix,
Et, mieux encore, à ſa petite Croix:
Il en frémit, & même il eſt croyable,

Qu'en militaire, il la donnoit au Diable;
Trop mieux aimant ſuivre quelque Dragon,
Dont il ſçavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La Réverence & les Cérémonies:
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte déteſté.
Malgré ſes cris la Touriere l'emporte:
Il la mordoit, dit-on, de bonne ſorte,
Chemin faiſant, les uns diſent au cou,
D'autres, au bras: on ne ſçait pas bien où;
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non ſans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmeine;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en coûrt. Aux premiéres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au Chœur:
On quitte tout, on court, on a des aîles:
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher ſimétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeûnit; & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiére fois.





CHANT QUATRIÈME

On voit enfin, on ne peut ſe repaître
Aſſez les yeux des beautés de l'Oiſeau :
C'étoit raiſon, car le fripon pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, Grand Dieu, que ſur le front d'un traître,
Brillent ainſi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on diſtinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits ?

Pour admirer les charmes qu'il raſſemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble;
En entendant cet eſſain bourdonner,
On eût, à peine, entendu Dieu tonner:
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un ſcandale à la Communauté.
En ſecond lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguſte, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin,
Pour premiers mots, & pour toute réponſe,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu! Que les Nones ſont folles!
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint Auguſtin,
D'un air ſucré, voulant le faire taire,
Et lui diſant: Fi donc, mon très-cher Frere!
Le très-cher Frere indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jéſus! Il eſt ſorcier, ma Mere,
Reprend la Sœur; Juſte Dieu! Quel coquin:
Quoi! C'eſt donc là ce Perroquet divin?
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Gréve,
L'apoſtropha d'un *La peſte te creve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut ſon paquet;

Turlupinant les jeunes précieufes,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné fur les Vieilles grondeufes,
Il bafoüoit leur fermon nazillard :
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corfaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit fçu rapporter des bateaux;
Jurant, facrant d'une voix diffolue,
Faifant paffer tout l'enfer en revûe,
Les B, les F voltigeoient fur fon bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu!... mor!... mille pipes de diables!
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les Nonettes fans voix
Font, en fuyant, mille fignes de Croix:
Toutes penfant être à la fin du monde,
Courent en pofte aux caves du Couvent;
Et, fur fon nez, la Mere Cunegonde
Se laiffant cheoir, perd fa derniere dent.
Ouvrant à peine un fépulchral organe,
Pere Eternel! dit la Sœur Bibiane,
Miféricorde! Ah! Qui nous a donné
Cet Antechrift, ce démon incarné?
Mon doux Sauveur! En quelle confcience
Peut-il ainfi jurer comme un damné?
Eft-ce donc là l'efprit & la fcience
De ce VER-VERT fi chéri, fi prôné?
Qu'il foit banni, qu'il foit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur Ecoute,

Quelles horreurs! Chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'eſt ainſi qu'on forme la jeuneſſe?
Quel hérétique! O divine ſageſſe!
Qu'il n'entre point avec ce Lucifer,
En garniſon nous aurions tout l'enfer.
Concluſion. Ver-Vert eſt mis en cage;
On ſe reſout, ſans tarder davantage,
A renvoyer le parleur ſcandaleux.
Le pélérin ne demandoit pas mieux:
Il eſt proſcrit, déclaré déteſtable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des ſaintes Sœurs: toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût ſi dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de ſon âge,
Et qu'il portât ſous un ſi beau plumage,
La fiére humeur d'un eſcroc achevé,
L'air d'un Payen, le cœur d'un réprouvé.
Il part enfin, porté par la Touriére,
Mais ſans la mordre, en retournant au port;
Une cabane emporte le compère,
Et ſans regret, il fuit ce triſte bord.
De ſes malheurs telle fut l'Iliade.
Quel déſeſpoir! Lorſqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille ſérénade,
Pareil ſcandale en ſon premier ſéjour.
Que reſoudront nos Sœurs inconſolables?
Les yeux en pleurs, les ſens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,

Au Difcrétoire, entrent neuf Vénérables;
Figurez-vous neuf fiécles affemblés.
Là, fans efpoir d'aucun heureux fuffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans fa cage,
Ver-Vert paroît fans gloire & fans appui.
On eft aux voix ; déja deux des Sybilles,
En billets noirs, ont crayonné fa mort;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent, qu'en proie à fon malheureux fort,
On le renvoye au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane:
Mais, de concert, les cinq derniéres voix,
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abftinence,
Trois de retraite, & quatre de filence,
Jardins, toilette, alcoves & bifcuits,
Pendant ce temps, lui feront interdits.
Ce n'eft point tout ; pour comble de mifére,
On lui choifit pour garde, pour geoliére,
Pour entretien, l'Alecton du Couvent,
Une Converfe, infante douairiere,
Singe voilé, fquélete octogenaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un Pénitent.
Malgré les foins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loifirs fouvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air fenfible,
De fon exil fufpendoient les rigueurs.
Sœur Rofalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre deftin,

Tous les bonbons ne ſont que chicotin.
Couvert de honte, inſtruit par l'infortune,
Ou las de voir ſa compagne importune,
L'Oiſeau contrit ſe reconnut enfin:
Il oublia les Dragons & le Moine;
Et pleinement remis à l'uniſſon
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus devot qu'un Chanoine.
Quand on fut ſûr de ſa converſion,
Le vieux Divan déſarmant ſa vengeance,
De l'Exilé borna la pénitence.
De ſon rappel, ſans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégreſſe,
Tous ſes inſtans donnés à la tendreſſe,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? Hélas! O plaiſirs infidéles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Caffé parfait, chanſons, courſe légére,
Tumulte aimable & liberté pleniére,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs;
Mais de nos Sœurs, ô largeſſe indiſcrette!
Du ſein des maux d'une longue diette,
Paſſant trop-tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de ſucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant ſur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ſes roſes changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & ſon dernier ſoupir;
Ce doux excès hâtant ſa deſtinée,

Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le fein du plaifir.
On admiroit fes paroles derniéres.
Venus enfin, lui fermant les paupiéres,
Dans l'Elifée, & les facrés bofquets,
Le méne au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illuftre mort
Fut regretté! La Sœur Dépofitaire
En compofa la lettre circulaire,
D'où j'ai tiré l'histoire de fon fort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sçut lui donner une feconde vie
Par les couleurs & par la broderie;
Et la douleur, travaillant à fon tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funébres
Que l'Hélicon rend aux Oifeaux célébres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau,
Qui couvre encor le Maufolé nouveau;
Là, par la main des tendres Arthémifes,
En lettres d'or, ces rimes furent mifes
Sur un porphire environné de fleurs,
En les lifant on fent naître fes pleurs.
Novices, qui venez caufer dans ces Bocages
A l'infçu de nos graves Sœurs,
Un inftant, s'il fe peut, fufpendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.

Vous vous taiſez : ſi c'eſt trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous inſtruira de nos tendres douleurs ;
Ci gît Ver-Vert, *Ci giſſent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma gloſe
En peu de mots) que l'Ombre de l'Oiſeau
Ne loge plus dans le ſuſdit tombeau ;
Que ſon eſprit dans les Nones repoſe,
Et qu'en tout temps, par la Métempſycoſe,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Tranſportera ſon ame & ſon caquet.




Choffard
F Simon

LE
MÉCHANT
COMÉDIE

Représentée en 1774, par les Comédiens ordinaires du Roi.

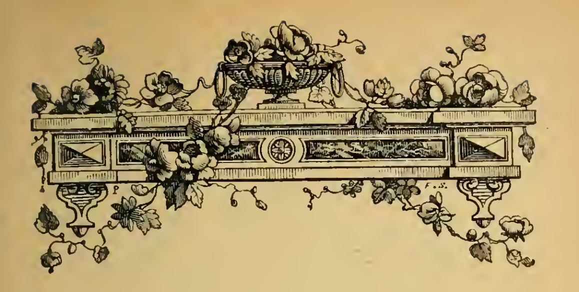


PERSONNAGES

CLÉON, Méchant
GÉRONTE, Frere de Florife.
FLORISE, Mere de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, Ami de Géronte.
VALERE, Amant de Chloé.
LISETTE, Suivante.
FRONTIN, Valet de Cléon.
UN LAQUAIS.

La Scène eſt à la Campagne, dans un Château de Géronte.





LE MÉCHANT

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

LISETTE, FRONTIN

FRONTIN

Te voilà de bonne heure, & toujours plus joli !

LISETTE

Je n'en ſuis pas plus gaye.

FRONTIN

Eh! pourquoi, je te prie !

LISETTE

Oh! pour bien des raifons.

FRONTIN

Es-tu folle? comment,
On prépare une noce, une fête...

LISETTE

Oui, vraiment,
Crois cela : mais pour moi, j'en fuis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, & la noce eft rompue.

FRONTIN

Pourquoi donc?

LISETTE

Oh pourquoi? Dans toute la maifon
Il regne un air d'aigreur & de divifion
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aifance
Qu'établiffoit ici l'entiére confiance,
On se boude, on s'évite, on baaille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne fe parle pas.
Va, la noce eft bien loin, & j'en fçai trop la cause:
Ton maître fourdement...

FRONTIN

Lui? bien loin qu'il s'oppofe
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protefter qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bonhomme d'Oncle il repete fans ceffe
Que c'eft le feul parti qui convienne à fa Niéce.

LISETTE

S'il s'en mêle, tant pis; car s'il fait quelque bien,
C'eft que, pour faire mal, il lui fert de moyen.
Je fçais ce que je fçais : Et je ne puis comprendre
Que connoiffant Cléon, tu veuilles le défendre.

Droit, franc, comme tu l'es, comment eſtimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime?

FRONTIN

Oh! Quand on ſt fripon, je rabats de l'eſtime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connais,
Mon Maître eſt honnête homme, à quelque chose près.
La premiere vertu qu'en lui je conſidére,
C'eſt qu'il eſt libéral, excellent caractére!
Un Maître avec cela n'a jamais de défaut.
Et de ſa probité c'eſt tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de forts bons gages.

LISETTE

Il faut, puiſqu'il te fait de ſi grands avantages,
Que de ton ſçavoir faire il ait ſouvent beſoin.
Mais tiens, parles-moi vrai, nous ſommes ſans témoin;
Cette Chanſon qui fit une ſi belle hiſtoire...

FRONTIN

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le paſſé je ne ſçai jamais rien.

LISETTE

Cette méthode eſt bonne, & j'en veux faire uſage.
Adieu, Monſieur Frontin.

FRONTIN

Quel eſt donc ce langage?
Mais, Liſette, un moment.

LISETTE

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN

As-tu donc oublié, pour me traiter ainſi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire?

LISETTE

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN

Mais que veux-tu?

LISETTE

Je veux que ſans autre façon,
Si tu veux m'épouſer, tu laiſſes-là Cléon.

FRONTIN

Oh! le quitter ainſi, c'eſt de l'ingratitude:
Et puis, d'ailleurs, je ſuis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE

Ce n'eſt pas l'embarras.
Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en queſtion parvenoit à ſe faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere.
Mais à propos de lui j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître, & c'eſt un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, eſt aimable, ſincére,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractére,
Mais ſéduit par l'eſprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réuſſit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour ſon modele;
Il eſt ſon complaiſant, ſon copiſte fidele...

FRONTIN

Mais tu fais des malheurs & des monſtres de tout!
Mon Maître a de l'eſprit, des lumiéres, du goût,

L'air & le ton du monde, & le bien qu'il peut faire
Eſt au deſſus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE

Si pourtant il reſſemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide : il arrive aujourd'hui :
Tu verras, les Méchans nous apprennent à l'être,
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton Maître,
Au reſte, arrange-toi ; fais tes réfléxions :
Je t'ai dit ma penſée, & mes conditions ;
J'attens une réponſe & poſitive & prompte.
Quelqu'un vient, laiſſe-moi.... Je crois que c'eſt Géronte.
Comment, il parle ſeul ?

SCENE II

GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, *ſans voir Liſette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on eſt bien inſtruit, bien sûr d'avoir raiſon,
Il ne faut pas céder. Elle ſuit ſon caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien & la juſtice,
Valere aura Chloé.

LISETTE

Quoi, ſérieuſement ?

GÉRONTE

Comment, tu m'écoutois ?

LISETTE

Tout naturellement !

Mais n'eſt-ce point un rêve, une plaiſanterie?
Comment, Monſieur, j'aurois une fois en ma vie
Le plaiſir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre ſentiment, & d'un avis à vous?

GÉRONTE

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promeſſe;
Sans l'avis de ma ſœur, je marierai ma Niéce :
C'eſt ſa fille, il eſt vrai; mais les biens ſont à moi,
Je ſuis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je ſuis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épouſant Valere,
Voilà mon dernier mot.

LISETTE

Voilà parler cela!

GÉRONTE

Il n'eſt point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE

Aſſurément.

GÉRONTE

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariſte vint ici la ſemaine derniere.
La mere de Valere, entre tous ſes amis,
Ne pouvoit mieux choiſir pour propoſer ſon fils.
Ariſte eſt honnête homme, intelligent & ſage :
L'amitié qui nous lie eſt, ma foi, de notre âge :
Il eſt parti, muni de mon conſentement.
Et l'affaire ſera finie inceſſamment,
Je n'écouterai plus aucun avis contraire :
Pour la concluſion, on n'attend que Valere,
Il a dû revenir de Paris, ces jours-ci;
Et ce ſoir au plus tard, je les attends ici.

LISETTE

Fort bien.

GÉRONTE

Toujours plaider m'ennuye & me ruine.
Des terres du Futur cette terre eſt voiſine;
Et confondant nos droits, je finis des procès,
Qui, ſans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE

Rien n'eſt plus convenable.

GÉRONTE

Et puis d'ailleurs ma Niéce
Ne me dédira point, je crois, de ma promeſſe,
Ni Valere non plus. Avant nos différends,
Ils ſe voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans;
Ils s'aimoient, & ſouvent cet inſtinct de l'enfance
Devient un ſentiment quand la raiſon commence.
Depuis près de ſix ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne ſe ſont pas vûs : mais je ſerois ſurpris
Si par ſes agrémens & ſon bon caractére
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE

Cela n'eſt pas douteux.

GÉRONTE

Encore une raiſon
Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maiſon :
Leur embelliſſement fit toujours mon étude.
On n'eſt pas immortel. J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me ſuivra,
Lui laiſſer mes projets. J'ai vû naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE

Quoi mais? J'aime qu'on parle net

LISETTE

Tout cela feroit beau, mais cela n'eſt pas fait.

GÉRONTE

Eh pourquoi donc?

LISETTE

Pourquoi? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y conſent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'eſt pas ſon avis.

GÉRONTE

Qu'importe? ſes conſeils ne ſeront pas ſuivis.

LISETTE

Ah! vous êtes bien fort; mais c'eſt loin de Floriſe:
Au fonds, elle vous méne, en vous ſemblant ſou-miſe :
Et par malheur pour vous & toute la Maiſon,
Elle n'a pour Conſeil que ce Monſieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'eſt incompréhenſible.

GÉRONTE

Ah, te voilà toujours? On ne ſçait pas pourquoi
Il te déplaît ſi fort.

LISETTE

Oh! je le ſçai bien, moi.
Ma Maîtreſſe, autrefois, me traitoit à merveille,
Et ne peut me ſouffrir depuis qu'il la conſeille.
Il croit que de ſes tours je ne ſoupçonne rien;

Je ne ſuis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'eſt l'eſprit le plus faux, & l'ame la plus noire;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE

Toujours la calomnie en veut aux gens d'eſprit.
Quoi, donc, parce qu'il ſçait ſaiſir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flateur diſſimule,
On le prétend méchant? C'eſt qu'il eſt naturel:
Au fonds, c'eſt un bon cœur, un homme eſſentiel.

LISETTE

Mais je ne parle pas ſeulement de ſon ſtile.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il diſtile,
Ce ſeroit peu de choſe; & tous les Médiſans
Ne nuiſent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de detruire,
Du talent de brouiller, & du plaiſir de nuire:
Semer l'aigreur, la haine & la diviſion,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon:
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de ſon ame,
Dans le dernier voyage où j'ai ſuivi Madame.
Dans votre terre, ici, fixé depuis long-tems,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là bas s'établir chez Floriſe,
Et lui trouvant un ton ſuſpect à ma franchiſe,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit,
Eſt le tableau parfait du plus méchant eſprit;
C'eſt un enchaînement de tours, d'horreurs ſecrettes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractere effroyable, odieux

GÉRONTE

Fables que tout cela! Propos des envieux!
Je le connois, je l'aime, & je lui rends juſtice.
Chez moi, j'aime qu'on rie & qu'on me divertiſſe;
Il y réuſſit mieux que tout ce que je voi:
D'ailleurs, il eſt toujours de même avis que moi,
Preuve que nos eſprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une ſympatie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours; & puis, j'aime ma ſœur,
Et quiconque lui plaît, convient à mon humeur:
Elle n'améne ici que bonne compagnie,
Et, grace à ſes amis, jamais je ne m'ennuye.
Quoi! Si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? L'auroit-elle prié?
Mais quand il ſeroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?
Iſolé dans mes bois, loin des Sociétés,
Que me font les diſcours & les méchancetés!

LISETTE

Je ne jurerois pas, qu'en attendant pratique,
Il ne diviſât tout dans votre Domeſtique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établiſſement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me ferai mépriſe
Vous en êtes content; Madame en eſt épriſe.
Je croirois même aſſez...

GÉRONTE

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE

C'eſt vous qui l'avez dit, & c'eſt avec raiſon

Que je le penſe moi; j'en ai la preuve ſûre,
Si vous me permettez de parler ſans figure,
J'ai déja vû Madame avoir quelques amans:
Elle en a toujours pris l'humeur, les ſentimens,
Le différent eſprit. Tour-à-tour, je l'ai vûe
Ou folle, ou de bon ſens; ſauvage, ou répandue;
Six mois dans la Morale, & ſix dans les Romans,
Selon l'Amant du jour, & la couleur de tems;
Ne penſant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime,
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle déteſtoit,
Je conclus que Cléon eſt assez bien chez elle;
Autre concluſion, toute auſſi naturelle,
Elle en prendra conſeil; vous en croirez le ſien
Pour notre mariage; & nous ne tenons rien.

GÉRONTE

Ah, je voudrois le voir! Corbleu, tu vas connoître
Si je ne ſuis qu'un ſot, ou ſi je ſuis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere ſœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja ſur le cœur
Qu'elle s'eſt peu prêtée à bien traiter Ariſte,
Tu m'y fais réfléchir: Outre un accueil fort triſte,
Elle m'avoit tout l'air de ſe moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui:
Oh! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariſte, ou de contrarier
Un projet, dont ma ſœur paroiſſoit s'ennuyer;
Car il ne diſoit mot.

LISETTE

Non : mais à la ſourdine,
Quand Ariſte parloit, Cléon ſaiſoit la mine;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas;
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricannement, un ſilence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide:
Vraiment il n'ira pas ſe montrer tel qu'il eſt,
Vous préſent : Il entend trop bien ſon intérêt;
Il ſe ſert de Floriſe, & ſçait ſe ſatisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait ſaire.
Enſin, à me prêcher, vous perdez votre tems:
Je ne l'aimerai pas; j'abhorre les Méchans:
Leur eſprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont ſeuls le talent de me plaire.
Vous, Monſieur, par exemple, à parler ſans façon,
Je vous aime; pourquoi? C'eſt que vous êtes bon.

GÉRONTE

Moi! je ne ſuis pas bon. Et c'eſt une ſotiſe
Que pour un compliment...

LISETTE

Oui, bonté c'eſt bêtiſe
Selon ce beau Docteur : Mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être:
Quelquefois, je le ſçai, vous voulez le paroître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même aſſez honnêtement :
Mais au fonds la bonté fait votre caractére,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révére.

GÉRONTE

Ma fœur vient; tu vas voir fi j'ai tant de douceur,
Et fi je fuis fi bon.

LISETTE

Voyons.

SCENE III

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, *d'un ton brufque.*

Bon jour ma fœur.

FLORISE

Ah Dieux! Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GÉRONTE

Eh, pourquoi, s'il vous plaît;

FLORISE

Je fuis anéantie:
Je n'ai pas fermé l'œil & vous criez fi fort...

GÉRONTE, *bas à Lifette.*

Lifette, elle eft malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort,
Voilà donc ce courage?

FLORISE

Allez fçavoir, Lifette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répéte?

SCENE IV

FLORISE, GÉRONTE

FLORISE

Je ne ſçai ce que j'ai, tout m'excéde aujourd'hui,
Auſſi c'eſt vous ... hier...

GÉRONTE

Quoi donc

FLORISE

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez cauſé ſur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage;
Tous vos propos ſans fin m'ont occupé l'eſprit
Au point que j'ai paſſé la plus mauvaiſe nuit.

GÉRONTE

Mais ma ſœur, ce parti...

FLORISE

Finiſſons là, de grace:
Allez-vous m'en parler? Je vous céde la place.

GÉRONTE

Un moment: Je ne veux...

FLORISE

Tenez, j'ai de l'humeur
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous ſçavez que je n'ai de deſirs que les vôtres:
Mais s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'eſt ſur-tout dans cette occaſion:
Eh bien, ſur cette affaire, entretenez Cléon:

C'eſt un ami ſenſé, qui voit bien, qui vous aime!
S'il approuve ce choix, j'y ſouſcrirai moi-même:
Mais je ne penſe pas, à parler ſans détours,
Qu'il ſoit de votre avis, comme il en eſt toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promeſſe?
Tout bien conſidéré, je ne vois rien qui preſſe.
Oh! mais (me dites-vous) on nous chicannera
Ce feront des procès! Eh bien, on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une miſére,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire?
Ceſſez de m'en parler; cela m'excéde.

GÉRONTE

Moi?
Je ne dis rien; c'eſt vous...

FLORISE

Belle alliance!

GÉRONTE

Eh quoi?...

FLORISE

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe,
Sans uſage du monde, une femme odieuſe:
Que voulez-vous qu'on diſe à de pareils oiſons?

GÉRONTE

C'eſt une femme ſimple, & ſans prétentions,
Qui veillant ſur ſes biens...

FLORISE

La belle emplette encore
Que ce Valere! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Eh qui donc n'eſt pas fat? Tout l'eſt juſques aux ſots.
Mais le tems remédie aux torts de la Jeuneſſe.

FLORISE

Non, il peut refter fat: N'en voit-on pas fans ceffe
Qui jufqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et font les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE

Laiffons cela. Cléon fera donc notre arbitre,
Je veux vous demander fur un autre chapitre
Un peu de complaifance, & j'efpere, ma fœur. .

FLORISE

Ah! vous fçavez trop bien tous vos droits fur mon cœur.

GÉRONTE

Arifte doit ici...

FLORISE

Votre Arifte m'affomme:
C'eft, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE

Ne vous voilà-t'il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis:
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le déteftez: Oh! cela me démonte:
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il foit fourd, & qu'il n'ait rien fenti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres fortes têtes
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien...

FLORISE

Eh mais, tant pis pour lui.
S'il s'en eft offenfé; c'eft auffi trop d'ennui,

S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre,
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
Le Ridicule eſt fait pour notre amuſement,
Et la plaiſanterie eſt libre.

GÉRONTE

Mais vraiment,
Je ſçai bien, comme vous, qu'il faut un peu médire:
Mais en face des gens il eſt trop fort d'en rire.
Pour conſerver vos droits, je veux bien vous laiſſer
Tous ces lourds Campagnards que je voudrois chaſſer,
Quand ils viennent; raillez leurs façons, leur langage
Et tout l'Arriére-ban de notre voiſinage.
Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariſte: Il revient: Faites réfléxion
Qu'il me croira s'il eſt traité de même ſorte,
Un Maître à qui bien-tôt on fermera ſa porte:
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, ſi vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un ſujet qui ne ſçauroit me plaire
Et je le marquerois indubitablement:
Je ne ſortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE

Ce feroit une ſcéne.

FLORISE

Eh non; je ferai dire
Que je ſuis malade.

GÉRONTE

Oh toujours me contredire

FLORISE

Mais marier Chloé, mon frere, y penfez-vous?
Elle eft fi peu formée, & fi fotte, entre nous...

GÉRONTE

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'efprit naturel, un fort bon caractére;
Ce qu'elle eft devant vous ne vient que d'embarras:
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudeffe;
Loin de l'encourager, vous l'effrayez fans ceffe,
Et vous l'abrutiffez, dès que vous lui parlez.
Sa figure eft fort bien d'ailleurs.

FLORISE

Si vous voulez.
Mais c'eft un air fi gauche, une mauffaderie...

GÉRONTE *éleve la voix, appercevant Lifette.*

Tout comme il vous plaira: Finiffons, je vous prie,
Puifque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je fuis sûr de fa décifion.
Mais quoi qu'on puiffe dire, il faut ce mariage:
Il n'eft point pour Chloé d'arrangement plus fage;
Feu fon pere, on le fçait, a mangé tout fon bien,
Le vôtre eft médiocre: elle n'a que le mien:
Et quand je donne tout, c'eft bien la moindre chofe
Qu'on daigne fe prêter à ce que je propofe.

Il fort.

FLORISE

Qu'un fot eft difficile à vivre?

SCENE V

FLORISE, LISETTE

FLORISE

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t'il bien-tôt?

LISETTE

Mais oui, ſi ce n'eſt non.

FLORISE

Comment donc?

LISETTE

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
A ſon air, où l'on voit dans un rire ironique
L'eſtime de lui-même, & le mépris d'autrui,
Comment peut-on ſçavoir ce qu'on tient avec lui,
Jamais ce qu'il vous dit, n'eſt ce qu'il veut vous dire:
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut ſe lire,
Qui diſent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE

Madame, je ſerai peut-être trop ſincére:
Mais il a pleinement le don de me déplaire;
On lui croit de l'eſprit, vous dites qu'il en a:
Moi, je ne voudrois point du tout cet eſprit-là
Quand il ſeroit pour rien: je n'y vois, je vous jure,
Qu'un ſtile, qui n'eſt pas celui de la droiture;

Et fous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien.

FLORISE

Tous vos raifonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Difpofez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y fuivrez Chloé : je l'envoye au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE

Voici Mademoifelle :
Vous-même apprennez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé qui lui baife la main.*

Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.

Elle fort.

SCENE VI

CHLOÉ, LISETTE

CHLOÉ

Quoi ! fuis-je donc fi mal ?

LISETTE

Bon ! c'eft une douceur
Qu'on vous dit en paffant, par humeur, par envie,
Le tout, pour vous punir d'ofer d'être jolie :
N'importe ; là-deffus allez votre chemin.

CHLOÉ

Du chagrin qui me fuit quand verrai-je la fin :
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter ; je fais tout pour lui plaire ;

Je me facrifierois, & tout ce que je fais
De fon averfion augmente les effets!
Je fuis bien malheureufe!

LISETTE

Ah! quittez ce langage.
Les lamentations ne font d'aucun ufage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me fecondez : Vous ne fçavez pas tout.

CHLOÉ

Eft-il quelque malheur au-delà de ma peine?

LISETTE

D'abord, parlez-moi vrai, fans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ

A quoi bon ce propos?

LISETTE

C'eft que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux : Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'eft une affaire arrangée
Que votre mariage: & d'un autre côté
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit, fans remife,
Partir pour le couvent. Jugez de ma furprife.

CHLOÉ

Ma mere eft ma maîtreffe; il lui faut obéir :
Puiffe-t-elle à ce prix, ceffer de me haïr?

LISETTE

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'eft pas faite,
Et ma décifion n'eft pas pour la retraite :

Je ne ſuis pas d'humeur d'aller périr d'ennui ;
Frontin veut m'épouſer, & j'ai du goût pour lui.
Je ne ſouffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne?

CHLOÉ

Tu le vois bien, Liſette, il n'y faut plus ſonger.
D'ailleurs, long-tems abſent, Valere a pû changer:
La diſſipation, l'yvreſſe de ſon âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets ſéduiſans, tant de divers plaiſirs
Ont loin de moi ſans doute emporté ſes deſirs,
Si Valere m'aimoit, s'il ſongeoit que je l'aime;
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même:
Qu'il ſoit heureux du moins! Pour moi, j'obéirai:
Aux ennuis de l'exil mon cœur eſt préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pû mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc? Tu ne m'écoute pas.

LISETTE

Fort bien!.. Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et ſûrement Floriſe...

CHLOÉ

Eh bien?

LISETTE

Mademoiſelle,
Soyez tranquille; allez, fiez vous à mon zèle :
Nous verrons, ſans pleurer, la fin de tout ceci.
C'eſt Cléon qui nous perd, & brouille tout ici:
Mais, malgré ſon crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere

Sur le fourbe insolent qui la méne aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite;
Que ses vœux soient remplis, & je suis satisfaite.

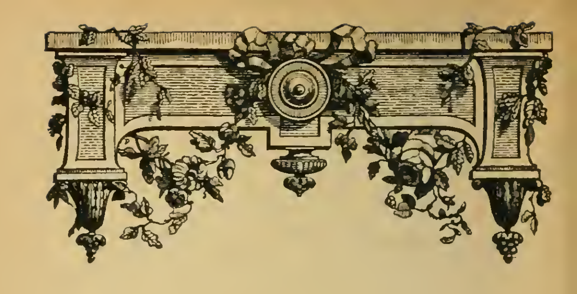
SCENE VII

LISETTE *seule.*

Pour faire son bonheur, je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE

CLÉON, FRONTIN

CLÉON



Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience ?
Tu fais tout de travers : Tu gardes le silence,
Je ne t'ai jamais vû de si mauvaise humeur.

FRONTIN

Chacun a ses chagrins.

CLÉON

Ah!... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais à propos, Valere.

FRONTIN

Un de vos gens viendra
M'avertir en fecret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je fçavoir d'où vient tout ce myftere?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere:
Pourquoi, lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maifon,
Prétend-il vous parler, fans fe faire connoître?

CLÉON

Quand il en fera tems, je le ferai paroître.

FRONTIN

Je n'y vois pas trop clair: mais le peu que j'y vois
Me paroît mal à vous, & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un fot, obéi, fans mot dire,
J'ai refléchi depuis: Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maifon
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLÉON

Je te croyois du cœur: Ne crains point d'avanture:
Perfonne ne connoît ici ton écriture,
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le foupçon aille tomber fur toi?
La mere de Valere a fa lettre, fans doute?
Et celle de Geronte...

FRONTIN

Elle doit être en route:
La Pofte d'aujourdhui va l'apporter ici.
Mais férieufement tout ce manége-ci
M'allarme, me déplaît, & ma foi j'en ai honte :
Y pensez-vous, Monfieur? Quoi! Florife & Geronte

Vous comblent d'amitiés, de plaiſirs & d'honneurs;
Et vous mandez ſur eux quatre pages d'horreurs.
Valere, d'autre part, vous aime à la folie:
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Geronte en va voir le portrait:
Comme d'un libertin, & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON

Oh! tu prens au tragique
Un débat qui pour moi ne ſera que comique:
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure ſcène, & le plus grand plaiſir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la Ville:
Ne point m'en amuſer, ſeroit être imbécille;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me payera du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue,
C'eſt un de ces enfans, dont la folle recrue
Dans les Sociétés vient tomber tous les ans,
Et laſſe tout le monde, excepté leurs parens.
Croirois-tu que ſur ma foi tout ſon eſpoir se fonde?
Le hazard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'eſt pris de goût pour moi,
Et me croit ſon ami, je ne ſçai pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinſſe avec Floriſe,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidaliſe:
Elle a pour la plûpart, formé nos jeunes gens:
J'ai demandé pour lui quelques mois de ſon tems.
Soit que cette avanture, ou quelque autre langage,
Voulant abſolument rompre ſon mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes ſoins,

Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins,
Parbleu, je vous le fers de la bonne maniére.

FRONTIN

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire!

CLÉON

Mon projet étoit bien qu'il fe tint à Paris,
C'eft malgré mes confeils qu'il vient en ce pays,
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vû fa mere,
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il efpere.

FRONTIN

Mais vous, quel intérêt?.. Pourquoi vouloir aigrir
Des gens, que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi feconder la bizarre entreprife
D'un jeune écervelé, qui fait une fotife?

CLÉON

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amufer,
Oh! c'est le droit des gens, & je veux en user:
Tout languit, tout eft mort fans la tracafferie:
C'eft le reffort du monde, et l'ame de la vie;
Bien fou, qui là-deffus contraindroit fes defirs:
Les fots font ici-bas pour nos menus plaifirs.
Mais un autre intérêt que la plaifanterie,
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN

Comment donc, à Chloé fongeriez-vous auffi?
Florife croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que fa fill
Lui péfe horriblement, & la voir fi gentille
L'afflige: je lui vois l'air fombre et foucieux
Lorfque vous regardez long-tems Chloé.

CLÉON

Tant mieux.
le ne me dit rien de cette jaloufie :
ais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
je la laiffe aller.

FRONTIN

C'eft-à-dire, à peu près,
ue Valere écarté fert à vos intérêts.
ais je ne comprends pas quel deffein eft le vôtre :
uoi! Florise & Chloé?...

CLÉON

Moi? ni l'une ni l'autre.
n'agis ni par goût, ni par rivalité :
'as-tu donc jamais vû duppe d'une beauté?
fçai trop les défauts, les retours qu'on nous cache :
oute femme m'amufe, aucune ne m'attache;
i par hazard auffi je me vois marié,
ne m'ennuyerai point pour ma chere moitié,
imera qui pourra. Florife, cette folle,
ont je tourne à mon gré l'efprit faux & frivole,
ui malgré l'âge encore a des préfentions,
t me croit tranfporté de fes perfections,
lorife penfe à moi. C'est pour notre avantage
u'elle veut de Chloé rompre le mariage,
û que l'Oncle à la Niéce affurant tout fon bien,
'il venoit à mourir, Florife n'auroit rien :
e point eft d'empêcher qu'il ne fe défaififfe,
t je fouhaite fort que cela réuffiffe :
i nous pouvons parer cette donation,
e ne répondrois pas d'une tentation

Sur cet hymen ſecret dont Floriſe me preſſe :
D'un bien conſidérable elle ſera maîtreſſe,
Et je n'épouſerois que ſous condition
D'une très-bonne part dans la ſucceſſion.
D'ailleurs, Géronte m'aime. Il ſe peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valere,
Et ſur la fille alors arrêtant mon eſpoir,
Je laiſſerai la mere à qui voudra l'avoir;
Peut-être tout ceci n'eſt que vaines chiméres.

FRONTIN

Je le croirois aſſez.

CLÉON

Auſſi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réuſſit, je ne m'en pendrai pas :
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Floriſe,
Mais quand je manquerois l'une & l'autre entrepriſe,
J'aurai, chemin faiſant, les ayant conſeillés,
Le plaiſir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN

Fort bien, mais ſi j'oſois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON

Eh bien?

FRONTIN

En conſcience,
Cela viſe à nous voir donner notre congé;
Déja, vous le ſçavez, & j'en ſuis affligé,
Pour vos maudits plaiſirs on nous a pour la vie
Chaſſés de vingt maiſons.

CLÉON

Chaffés ? quelle folie !

FRONTIN

Oh ! c'eft un mot pour l'autre, & puifqu'il faut choifir,
Point chaffés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus ftable
Avec tout votre efprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au trifte amufement
De vous faire haïr univerfellement ?

CLÉON

Cela m'eft fort égal : On me craint, on m'eftime,
C'eft tout ce que je veux ; & je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaifirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les Hiftoires nouvelles,
Etre craint à la fois & defiré par-tout.
Voilà ma deftinée & mon unique goût.
Quant aux Amis, crois-moi, ce vain mot qu'on fe donne
Se prend chez tout le monde, et n'eft vrai chez personne,
J'en ai mille, & pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obfcur d'une Société,
J'aille m'enfevelir dans quelque cotterie !
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuye,
Je m'établis ailleurs, me moquant au furplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'eft ainfi qu'en ce lieu, fi la chance varie,
compte planter-là toute la compagnie.

FRONTIN

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas,
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas,
Mais je ſuis las, Monſieur, de cette vie errante,
Toujours viſages neufs, cela m'impatiente,
On ne peut, grace à vous, conſerver un ami,
On eſt tantôt au Nord, & tantôt au Midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie,
J'oſe même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chaſſe, & votre ſerviteur :
Je ne puis plus ſouffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout ſeul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reſte.

CLÉON

Et quels ſont les appas,
L'heureux objet ?...

FRONTIN

Parbleu ne vous en moquez pas
Liſette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouſer.

CLÉON

Tu ſerois aſſez bête
Pour te marier, toi ? Ton amour, ton deſſein,
N'ont pas le ſens commun.

FRONTIN

Il faut faire une fin;
Et ma vocation eſt d'épouſer Liſette.
J'aimois aſſez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois,
Mon amour le plus long n'a point paſſé le mois.

Mais ce n'eſt plus cela, tout autre amour m'ennuye:
Je ſuis fou de Liſette, & j'en ai pour la vie.

CLÉON

Quoi! tu veux te mêler auſſi de ſentiment?

FRONTIN

Comme un autre.

CLÉON

Le fat! Aime moins triſtement.
Paſquin, l'Olive, & cent, d'amour auſſi fidéle
L'ont aimée avant toi, mais ſans ſe charger d'elle,
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédéceſſeurs?
Fais de même; aucun d'eux n'eſt mort de ſes rigueurs.

FRONTIN

Vous la connoiſſez mal; c'est une fille ſage.

CLÉON

Oui, comme elles le font.

FRONTIN

Oh! Monſieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de ſilence.*

Eh bien, écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, & ſi l'on veut de toi,
J'employerai tous mes ſoins pour t'unir à Liſette:
Soit ici, ſoit ailleurs, c'eſt une affaire faite.

FRONTIN

Monſieur, vous m'enchantez.

CLÉON

Ne vas point nous trahir.
Vois ſi Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLÉON, *seul.*

FRONTIN eſt amoureux! Je crains bien qu'il ne cauſe.
Comment parer le riſque où ſon amour m'expoſe?
Mais ſi je lui donnois quelque commiſſion
Pour Paris? Oui vraiment, l'expédient eſt bon:
J'aurai ſeul mon ſecret, & ſi par avanture
On ſçait que les billets ſont de ſon écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, & qu'il eſt renvoyé.

SCENE III

FLORISE, CLÉON.

FLORISE

JE vous cherche par tout. Ce que prétend mon frere,
Eſt-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON

Comment, vous l'avez crû?

FLORISE

Mais il en eſt ſi plein & ſi bien convaincu...

CLÉON

Tant mieux. Malgré cela, ſoyez perſuadée
Que tout ce beau projet ne ſera qu'en idée,

Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paroiſſant pas contrarier ſon goût,
J'en ſuis beaucoup plus maître, & la bête eſt ſi bonne,
Soit dit ſans vous fâcher...

FLORISE

Ah! je vous l'abandonne,
Faites-en les honneurs, je me ſens entre nous
Sa ſœur, on ne peut moins.

CLÉON

Je penſe comme vous:
La parenté m'excéde, & ces liens, ces chaînes
De gens, dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miſéres du vieux tems,
C'eſt pour le peuple enfin que ſont faits les parens:
Vous avez de l'eſprit, & votre fille eſt ſote,
Vous avez pour ſurcroît un frere qui radote,
Eh bien, c'eſt leur affaire après tout, ſelon moi
Tous ces noms ne ſont rien, chacun n'eſt que pour ſoi.

FLORISE

Vous avez bien raiſon; je vous dois le courage
Qui me ſoutient contr'eux, contre ce mariage;
L'affaire preſſe au moins, il faut ſe décider:
Ariſte nous arrive, il vient de le mander,
Et par une façon des galans du vieux ſtile,
Geronte ſur la route attend l'autre imbécile.
Il compte voir ce ſoir les articles ſignés.

CLÉON

Et ce ſoir finira tout ce que vous craignez.
Premiérement, ſans vous on ne peut rien conclure,
Il faudra, ce me ſemble, un peu de ſignature
De votre part; ainſi tout dépendra de vous,

Refuſez de ſigner, grondez, & boudez-nous,
Car pour me conſerver toute ſa confiance
Je ferai contre vous moi-même en ſa préſence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit beſoin;
Mais nous l'emporterons ſans prendre tout ce ſoin.
Il m'eſt venu d'ailleurs une aſſez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non : car ce feroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE

Oh! vous me le direz : Quel ſcrupule eſt le vôtre?
Quoi! ne penſons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous ſçavez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos ſeuls conſeils font ma règle aujourd'hui,
Vous êtes honnête homme, & je n'ai point à craindre
Que vous propoſiez rien dont je puiſſe me plaindre:
Ainſi, confiez-moi tout ce qui peut ſervir
A combattre Geronte ainſi qu'à nous unir.

CLÉON

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un miſtére..
Et c'eſt ce que de vous mérite votre frere;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais ſur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les ſiens,
Et que vous aſſurant d'avoir ſon héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage:
Vous ſçavez à quel point il déteſte un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;
Cela fait contre lui la plus belle matiére :
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,

En lui faifant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obftiner malgré vos répugnances,
A l'établiffement qui rompt nos efpérances,
Partons d'ici, plaidez, une affignation
Détruira le projet de la donation;
Il ne peut pas fouffrir d'être feul : vous partie,
On ne me verra pas lui tenir compagnie,
Et quant à vos procès, ou vous le gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE

Contre les préjugés dont votre ame eft exemte,
La mienne, par malheur, n'eft pas auffi puiffante,
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas fans peine à cette extrêmité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et foit cette habitude ou quelque autre chimére,
Je ne puis me réfoudre à le défefpérer :
Mais votre idée au moins fur fui peut opérer,
Dites-lui qu'avec vous, paroiffant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me pouffoit à bout,
Vous avez entrevû que je fuis prête à tout.

CLÉON

S'il s'obftine pourtant, quoiqu'on lui puiffe dire...
On pourroit confulter pour le faire interdire,
Ne le laiffer jouir que d'une penfion,
Mon Procureur fera cette expédition :
C'eft un homme admirable, & qui par fon adreffe
Auroit fait enfermer les fept Sages de Gréce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il eft quelque moyen
De vous faire paffer fes droits & tout fon bien,

L'affaire eſt immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE

Non, différez... Je crains de me commettre;
Dites-lui ſeulement, s'il ne veut point céder,
Que je ſuis, malgré vous, réſolue à plaider :
De l'humeur dont il eſt, je crois être bien sûre
Que ſans mon agrément il craindra de conclure,
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir pour m'aſſurer ſon bien;
Au reſte, vous ſçavez pourquoi je le deſire.

CLÉON

Vous connoiſſez auſſi le motif qui m'inſpire,
Madame : Ce n'eſt point du bien que je prétends,
Et mon goût ſeul pour vous fait mes engagemens,
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon uſage,
Mais je vous le redis tout naturellement;
Votre genre d'eſprit me plaît infiniment;
Et je ne ſçai que vous, avec qui j'aye envie
De penſer, de cauſer, & de paſſer ma vie,
C'eſt un goût décidé.

FLORISE

Puis-je m'en aſſurer?
Et, loin de tout, ici, pourrez-vous demeurer?
Je ne ſçai, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obſtacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a ſéduit d'abord,
Mais tout Paris.....

CLÉON

Paris! il m'ennuye à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand facrifice,
En m'éloignant d'un monde, à qui je rends juf-
tice.
Tout ce qu'on eft forcé d'y voir & d'endurer
Paffe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens infuportables,
Des flatteurs, des valets, des plaifans déteftables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une ftupidité!...
Des femmes d'un caprice, & d'une fauffeté!...
Des prétendus Efprits fouffrir la fuffifance,
Et la groffe gayeté de l'épaiffe opulence,
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne fçait pas pourquoi;
Des Protégés fi bas! des Protecteurs fi bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds, ni têtes;
Faire des foupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin fe tuer pour autrui;
Franchement, des plaifirs, des biens de cette forte,
Ne font pas, quand on penfe, une chaîne bien
forte:
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus fenfé
Un homme fans projets, dans fa terre fixé,
Qui n'eft ni complaifant, ni valet de perfonne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on
fripponne,
Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux
Au fond n'y font pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidelle.

CLÉON

Paris me fait pitié, lorſque je me rappelle
Tant d'illuſtres Faquins, d'infectes freluquets...

FLORISE

Votre eſtime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON

Pour vous, je n'ai point de miſtéres,
Et vous verrez ma liſte avec les caractéres :
J'aime l'ordre, & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de ſa proſe. Il me vient une envie
Qui peut nous rêjouir dans ces lieux écartés,
Et déſoler là-bas bien des Sociétés :
Je ſuis tenté parbleu d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes hiſtoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE

Cela ſera délicieux.

CLÉON

J'y ferai des portraits qui ſauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ſes graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Meſſieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien auſſi paſſer ma fantaiſie;
Pour le petit Damis, & Monſieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur l'Automate Alcidas
Qui glorieux & bas ſe croit un perſonnage,

Tant d'autres importants, Efprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de fix mois ils n'ofent fe montrer;
Ce n'eft pas fur leurs mœurs que je veux qu'on en caufe.
Un vice, un déshonneur font affez peu de chofe,
Tout cela dans le monde eft oublié bien-tôt,
Un ridicule refte, & c'eft ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien fcandaleux, bien bon, le ftile n'y fait rien,
Pourvû qu'il foit méchant, il fera toujours bien.

FLORISE

L'idée eft excellente, et la vengeance eft sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque avanture,
Une Madame Orphife, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle foit affreufe, elle fe croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLÉON

On peut toujours à compte envoyer fon portrait,
Et dans trois jours d'ici défefpérer la belle.

FLORISE

Eh comment?

CLÉON

On peut faire une chanfon fur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE

Oui, c'eft très-bien penfé : mais faites-vous des vers?

CLÉON

Qui n'en fait pas? Eſt-il ſi mince cotterie
Qui n'ait ſon bel-eſprit, ſon plaiſant, ſon génie?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les ge
Des bouquets, des chanſons, & des vers innocens
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Mu
Sî votre Orphise en meurt, vous plaire eſt mon excu
Tout ce qui vit n'eſt fait que pour nous réjouir,
Et ſe moquer du monde eſt tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compo
Je ne trouve que nous qui valions quelque choſe

SCENE IV

FRONTIN, FLORISE, CLÉON

FRONTIN, *un peu éloigné*

MONSIEUR, je voudrois bien...

CLÉON

à Floriſe.

Attends... Permettez-vous

FLORISE

Veut-il vous parler ſeul?

FRONTIN

Mais, Madame...

FLORISE

Entre no

Entiere liberté. Frontin eſt impayable,
Il vous ſert bien; je l'aime.

CLÉON, *à Floriſe qui ſort.*

Il eſt aſſez bon diable,
peu bête...

SCENE V

CLÉON, FRONTIN

FRONTIN

Ah Monſieur, ma réputation
paſſeroit fort bien de votre caution:
mon panégyrique épargnez-vous la peine.
ere entrera-t'il?

CLÉON

Je ne veux pas qu'il vienne.
t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
e j'irois le trouver?

FRONTIN

Il a voulu venir:
ne ſuis point garant de cette extravagance,
m'a ſuivi de loin malgré ma remontrance,
croyant inviſible, à ce que je conçois,
ce qu'il a laiſſé ſa chaiſe dans le bois.
hé pres de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON

riſe heureuſement vient de rentrer chez elle.
'il vienne. Obſerve tout pendant notre entretien.

SCENE V

CLÉON *feul.*

L'AFFAIRE eft en bon train, & tout ira fort bie
Apres que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maifon, & fur l'art d'y déplaire :
Avec fon ton, fes airs, & fa frivolité
Il n'eft pas mal en fonds pour être détefté;
Une vieille franchife à fes talens s'oppofe :
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chofe.

SCENE VII

VALERE, *en habit de campagne,* CLÉON

VALERE, *embraffant Cléon.*

EH bon jour, cher Cléon! je fuis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je fuis au défefpoir des foins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable!
Comment reconnaîtrai-je...

CLÉON

Ah point de complimens :
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On eft payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris?

VALERE

O! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris eſt raviſſant, & je crois que jamais
Les plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les talens plus féconds, les eſprits plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progres incroyables :
Chaque jour le génie & la diverſité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON

Tout vous paroît charmant, c'eſt le ſort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois ſon ſuffrage,
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuyé,
Que les arts, les plaiſirs, les eſprits font pitié,
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facéties,
Et qu'à force d'eſprit & de petits talens
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon ſens.
Comment vous qui voyez ſi bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? Tenez-vous aux ſcrupules?
Toujours bon, toujours dupe.

VALERE

Oh! non en vérité :
Mais c'eſt que je vois tout aſſez du bon côté :
Tout eſt colifichet, poupon & parodie,
Le monde, comme il eſt, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement,
Les maris ſçavent vivre, et ſur rien ne conteſtent :
Les hommes s'aiment tous : les femmes ſe déteſtent
Mieux que jamais : enfin c'eſt un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieuſement.

CLÉON

Et Cidalife?...

VALERE

Mais...

CLÉON

C'eft une affaire faite :
Sans doute, vous l'avez ?... Quoi la chofe eft fecrette?

VALERE

Mais cela fut-il vrai? le dirois-je?

CLÉON

Par-tout;
Et ne point l'annoncer, c'eft mal fervir fon goût.

VALERE

Je m'en détacherois fi je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle,
Et pour l'aimer toujours, fi je m'en fais aimer,
J'obferve ce qui peut me la faire eftimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué fon ame :
Il faudroit des fix mois pour aimer une femme
Selon vous : on perdroit fon tems, la nouveauté,
Et le plaifir de faire une infidélité;
Laiffez la Bergerie, & fans trop de franchife,
Soyez de votre fiecle ainfi que Cidalife :
Ayez-la, c'eft d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'eftimerez apres fi vous pouvez.
Au refte, affichez tout : Quelle erreur eft la vôtre?
Ce n'eft qu'en fe vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu un autre a pris,
A nos gens du bel air met fouvent tout leur prix.

VALERE

Je vous en crois aſſez... Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage?

CLÉON

N'en appréhendez rien. Mais ſoit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous:
Car enfin, ſi voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & ſi vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALERE

Eh non : vous me ſauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, ſi j'allois à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le perſonnage?
Ou j'aurois une prude au ton triſte, excédant,
Une bégueule enfin qui ſeroit mon pédant;
Ou ſi par mon malheur ma femme étoit jolie,
Je ſerois le martyr de ſa coquetterie.
Fuir Paris, ce ſeroit m'égorger de ma main :
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune?
Ma foi, ſe marier, à moins qu'on ne ſoit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON

Vous penſez juſte.

VALERE

A vous en eſt toute la gloire :
D'apres vos ſentimens, je prévois mon hiſtoire,
Si j'allois m'enchaîner; & je ne vous vois pas
Le plus petit ſcrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON

Mais malheureufement on dit que votre mere
Par de mauvais confeils s'obftine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle eft affez bien auffi,
Un Arifte, un efprit d'affez groffiere étoffe,
C'eft une espece d'ours, qui fe croit Philofophe :
Le connoiffez-vous?

VALERE

Non, je ne l'ai jamais vû;
Chez moi, depuis fix ans, je ne fuis pas venu,
Ma mere ma mandé que c'eft un homme fage,
Fixé depuis long-temps dans notre voifinage,
Que c'étoit fon ami, fon confeil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte,
Il vous fuffit qu'elle eft aveugle fur fon compte :
Mais moi, qui vois pour vous les chofes de fang froid,
Au fond je ne puis croire Arifte un homme droit :
Géronte eft fon ami, cela depuis l'enfance...

VALERE

A mes dépens peut-être ils font d'intelligence?

CLÉON

Cela m'en a tout l'air.

VALERE

J'aime mieux un proces,
J ai des amis là-bas, je fuis fûr du fucces.

CLÉON

Quoique je fois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,

Je ne vois pas pourquoi vous vous empreſſeriez
Pour pareille alliance : On dit que vous l'aimiez
Quand vous êtiez ici?

VALERE

Mais aſſez, ce me ſemble :
Nous étions élevés, accoutumés enſemble,
Je la trouvois gentille, elle me plaiſoit fort,
Mais Paris guérit tout, & les abſens ont tort;
On m'a mandé ſouvent qu'elle étoit embellie :
Comment la trouvez-vous?

CLÉON

Ni laide, ni jolie,
C'eſt un de ces minois que l'on a vûs par-tout
Et dont on ne dit rien.

VALERE

J'en crois fort votre goût.

CLÉON

Quant à l'eſprit, néant : il n'a pas pris la peine
Juſqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers ſon petit air boudeur,
C'eſt qu'elle ſera fauſſe, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnes, mais comme elle a l'uſage
De ſourire à des traits un peu forts pour ſon âge
Je la crois avancée, & ſans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, ſi je n'ai pas ſuivi cette conquête,
La faute en eſt aux Dieux, qui la firent ſi bête.

VALERE

Aſſurément, Chloé ſeroit une beauté,
Que ſur ce portrait-là j'en ſerois peu tenté.

Allons, je vais partir, & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici défabufer ma mere :
Je laiffe en bonnes mains...

CLÉON

Non, il vous faut refter.

VALERE

Mais comment? Voulez-vous ici me préfenter?

CLÉON

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE

A votre aife.

CLÉON

Il faut que vous alliez retrouver votre chaife :
Dans l'inftant que Géronte ici fera rentré,
Car c'eft lui qu'il nous faut, je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous furprendre & nous plaire.

VALERE

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?
C'eft fe moquer de l'Oncle, et c'eft me contredire :
Toute mon ambaffade eft reduite à lui dire
Que je ferai, foit dit dans le plus fimple aveu,
Toujours fon ferviteur, & jamais son Neveu.

CLÉON

Et voilà juftement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paroître confentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réuffir;
Écoutez : confervons toutes les vraifemblances;
On ne doit fe fâcher fur les impertinences

Que ſelon le beſoin, ſelon l'eſprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur ſens
L'important eſt d'abord que l'Oncle vous déteſte,
Si vous y parvenez, je vous réponds du reſte;
Or notre Oncle eſt un ſot, qui croit avoir reçu
Toute ſa part d'eſprit en bon ſens prétendu
De tout uſage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre :
Homme d'un autre ſiecle, & ne ſuivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût :
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroiſſe eſt un Etre ſublime,
Vous entretient ſans ceſſe avec ſtupidité
De ſon banc, de ſes ſoins & de ſa dignité :
On n'imagine pas combien il ſe reſpecte :
Yvre de ſon Château, dont il eſt l'architecte,
De tout ce qu'il a fait ſottement entêté,
Poſſédé du Démon de la Propriété,
Il reglera pour vous ſon penchant ou ſa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout ſon petit domaine;
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le ſuivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, ſon potager, ſes bois, ſon avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue :
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raiſonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t'il même à vous croire imbécille.

VALERE

Oh, vous êtes charmant!... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer ſi fort.

CLÉON

Eh bien... Mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à ſe dédire
Comme vous déſiriez : moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez ſera toujours très-bien,
Ne conſultez que vous.

VALERE

Ecoutez-moi de grace;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON

Mais tout vous embarraſſe,
Et vous ne ſçavez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'eſtimable,
Dont la vûe exigeât un maintien raiſonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut ſe moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout riſquer,
Et que, pour vos projets, il falloit ſans ſcrupule
Traiter légerement un vieillard ridicule.

VALERE

Soit... Il a la fureur de me croire à ſon gré,
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII

FRONTIN, CLÉON, VALERE

FRONTIN

Monsieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne,

CLÉON

Ne perdez point de tems: Que Frontin vous remene.

SCENE IX

CLÉON *ſeul.*

Maintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere;
Floriſe s'en défend, ſon foible caractere
Ne ſçait point embraſſer un parti courageux :
Embarquons-la ſi bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet ſoit pour elle un parti néceſſaire.
Je ne ſais ſi je dois trop compter ſur Valere...
Il pourroit bien manquer de réſolution,
Et je veux appuyer ſon expédition;
C'eſt un fat ſubalterne; il eſt né trop timide :
On ne va point au Grand, ſi l'on n'eſt intrépide.

FIN DU DEUXIÈME ACTE



ACTE III

SCENE PREMIERE

CHLOÉ, LISETTE

CHLOÉ

Oui je te le repete, oui c'eſt lui que j'ai vû,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu :
C'eſt Valere lui-même, & pourquoi ce mystere?
Venir, ſans demander mon Oncle ni ma Mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empreſſement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE

Eh non, ce n'eſt pas lui, vous vous ſerez trompée.

CHLOÉ

Non, crois-moi, de ſes traits je ſuis trop occupée

Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre ſur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi;
Si tu le connoiſſois, ſi tu pouvois l'entendre,
Ah! tu ſçaurois trop bien qu'on ne peut s'y mé-
prendre,
Que rien ne lui reſſemble, & que ce ſont des traits
Qu'avec d'autres, Liſette, on ne confond jamais,
Le doux ſaiſiſſement d'une joie imprévûe,
Tous les plaiſirs du cœur m'ont remplie à ſa vûe;
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois
Mes tranſports m'ont ôté l'uſage de la voix,
Il étoit déja loin... Mais dis-tu vrai, Liſette?
Quoi, Frontin...

LISETTE

Il me tient l'avanture ſecrette,
Son maître l'attendoit, & je n'ai pû ſçavoir...

CHLOÉ

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pû voir;
Demande à tout le monde... eh va donc.

LISETTE

Patience,
Du zèle n'eſt pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras;
Raiſonnons : c'eſt Valere, ou bien ce ne l'eſt pas :
Si c'eſt lui, dans la regle il faut qu'il vous prévienne,
Et ſi ce ne l'eſt pas, ma courſe ſeroit vaine;
On le ſçauroit; Cléon, dans ſes jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les paſſans :
Ainſi, tout bien penſé, le plus ſûr eſt d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.

Seroit-ce bien Valere? Eh mais en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura confulté :
De quelques bons confeils cette fuite eft l'ouvrage :
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chaffer l'époux de la maifon,
L'hiftoire eft toute fimple, & digne de Cléon,
Plus le trait feroit noir, plus il est vraifemblable.

CHLOÉ

Il faudroit que ce fut un homme abominable :
Tes foupçons vont trop loin; qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudra-t'il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs affez noirs, pour fe plaire
A faire ainfi du mal pour le plaifir d'en faire?
Mais toi-même, pourquoi foupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il fçache
Le fonds d'averfion qu'avec foin je lui cache,
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flate les deffeins qu'il a, je crois, fur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit fans ombrage & fans expérience,
Il en fera la dupe : allez, ne craignez rien :
Géronte amene Arifte, & j'en augure bien;
Les deffeins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vû ces gens fi fins plus attrapés que d'autres;
On l'emporte fouvent fur la duplicité,
En allant fon chemin avec fimplicité,
Et....

FRONTIN, *derriere le Théatre.*

Lifette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez; c'eſt Frontin qui m'appelle.

SCENE II

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN, *ſans voir Liſette.*

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle!
On eſt bien malheureux d'être né pour ſervir :
Travailler, ce n'eſt rien; mais toujours obéir!

LISETTE

Comment, ce n'eſt que vous? Moi, je cherchois Ariſte.

FRONTIN

Tiens, Liſette, finis, ne me rends pas plus triſte :
J'ai déja trop ici de ſujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoye à Paris, que dis-tu du meſſage?

LISETTE

Rien.

FRONTIN

Comment rien? un mot pour le moins.

LISETTE

Bon voyage.

Partez, ou demeurez, cela m'eſt fort égal.

FRONTIN

Comment! as-tu le cœur de me traiter ſi mal?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue,
Il ne tiendra qu'à moi, ſi cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE

Mourez.

FRONTIN

Pour t'avoir refifté
Sur celui qui tantôt s'eft ici préfenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE

Vous le fçavez très-bien, je le répéte encore :
Vous aimez les fecrets : moi, chacun a fon goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dife tout.

FRONTIN

Ah! comment accorder mon honneur & Lifette;
Si je te le difois?

LISETTE

Oh! la paix feroit faite :
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN

Eh bien, l'homme, qu'ici vous ne deviez pas voir,
Étoit un inconnu... dont je ne fçai pas l'âge...
Qui pour nous confulter fur certain mariage
D'une fille... non veuve... ou les deux : au furplus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE

Moi? non.

FRONTIN

Ni moi non plus :
Si bien que pour cacher & l'homme & l'avanture...

LISETTE

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne fçais pas mentir,
Et je t'en aime mieux : moi, pour te fecourir,

Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, ſi tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN

Qui?

LISETTE

Valere.
Il ne faut pas tant rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN

Eh bien, ſi tu le ſçais, pourquoi le demander?

LISETTE

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penſes
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air myſtérieux;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promeſſe eſt nulle, & j'épouſe Paſquin.

FRONTIN

Mais..

LISETTE

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton Maître
Que tu pars : nous ſçaurons te faire diſparaître.

SCENE III

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE

GÉRONTE

Que fait donc ta Maîtreſſe? Où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE

Elle eſt dans ſon appartement.

GÉRONTE

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE

Monſieur, elle a ſi mal paſſé la nuit derniere...

GÉRONTE

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer :
Je ſuis las des humeurs qu'il me faut eſſuyer :
Comment? on ne peut plus être un ſeul jour tranquile?
Je vois bien qu'elle boude, & je connois ſon ſtile :
Oh bien, moi, les boudeurs ſont mon averſion,
Et je n'en veux jamais ſouffrir dans ma maiſon :
A mon exemple ici je prétends qu'on en uſe,
Je tâche d'amuſer, & je veux qu'on m'amuſe :
Sans ceſſe de l'aigreur, des ſcènes, des refus,
Et des maux éternels auſquels je ne crois plus,
Cela m'excéde enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que perſonne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à ſe rejouir,
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE

Florife a de l'efprit : avec cet avantage
On a de la reffource, & je crois bien plus fage
Que vous la rameniez par raifon, par douceur,
Que d'aller oppofer la colere à l'humeur :
Ces nuages legers fe diffipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne fuis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE

Et qu'en penfe Cléon?

CLÉON

Que vous n'avez pas tort, & qu'Arifte a raifon.

GÉRONTE

Mais encor, quel confeil...

CLÉON

Que voulez-vous qu'on dife!
Vous fçavez mieux que nous comment mener Florife:
S'il faut fe déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi :
D'autre part, fe brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : En caufant avec elle,
Je crois avoir furpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien enfemble eft ce que je defire.

GÉRONTE

Allons! chemin faifant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.

Arifte, permettez qu'un moment je vous quitte,
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir,
Car de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV

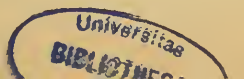
ARISTE, LISETTE

LISETTE

Ah! que votre retour nous étoit néceffaire,
Monfieur! vous feul pouvez rétablir cette affaire,
Elle tourne au plus mal, & fi votre crédit
Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE

Que veux-tu que je faffe?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me paffe;
J'ai beau citer des faits, & lui parler raifon,
Il ne croit rien, il eft aveugle fur Cléon.
J'ai pourtant tout efpoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, fi la chose étoit sûre :
Il s'agit de foupçons, que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor, mais aux yeux de Géronte
Je démafque le traître & le couvre de honte,
Si je puis averer le tour le plus fanglant,
Dont je l'ai foupçonné, graces à son talent.



LISETTE

Le soupçonner! Comment c'eſt-là que vous en êtes!
Ma foi, c'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous lui faites,
Croyez d'avance, & tout.

ARISTE

Il s'en eſt peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revû :
Sans toutes mes raiſons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE

Pourquoi?

ARISTE

C'eſt une horreur
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y ſerviras.

LISETTE

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il ſoit?

ARISTE

Peut-être chez sa mere
Au moment où j'en parle : à toute heure on l'attend.

LISETTE

Bon! Il eſt ici.

ARISTE

Lui?

LISETTE

Lui : le ſait est conſtant.

ARISTE

Mais quelle étourderie!

LISETTE

Oh! toutes ſes meſures
Sembloient, pour le cacher, bien priſes & bien sûres,
Il n'a vû que Cléon, & l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'eſt perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'eſt lui-même,
Je le ſçai de Frontin.

ARISTE

Quel embarras extrême!
Que faire? l'aller voir, on sçauroit tout ici :
Lui mander mes conſeils eſt le meilleur parti;
Donne-moi ce qu'il faut; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V

ARISTE, *seul.*

Ce voyage inſenſé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon ſoupçon;
La noirceur maſque en vain les poiſons qu'elle verſe,
Tout ſe ſçait tôt ou tard, & la vérité perce :
Par eux-mêmes ſouvent les méchans ſont trahis.

SCENE VI

VALERE, ARISTE

VALERE

Ah, les affreux chemins, & le maudit pays !

(*à Arifte.*)
Mais de grace, Monfieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE

Il feroit mieux d'attendre:
En ce moment, Monfieur, il eft fort occupé.

VALERE

Et Florife? On viendroit, ou je fuis bien trompé,
L'étiquette du lieu feroit un peu légére,
Et quand un gendre arrive on n'a point d'autre affaire.

ARISTE

Quoi! vous êtes...

VALERE

Valere.

ARISTE

Eh quoi! furprendre ainfi!
Votre mere vouloit vous préfenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE

Bon! vieille cérémonie:
D'ailleurs, je fçai très-bien que l'affaire eft finie,
Arifte a décidé... Cet Arifte, dit-on,
Eft aujourd'hui chez moi maître de la maifon,
On fuit aveuglément tous les confeils qu'il donne:
Ma mere eft, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE

Sur l'amitié d'Arifte, & fur fa bonne foi...

VALERE

Oh! cela...

ARISTE

Doucement; cet Arifte, c'eft moi.

VALERE

Ah ! Monfieur...

ARISTE

Ce n'eft point fur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hazarde :
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offenfez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere eftimable,
Qui vous croit de l'efprit, un caractére aimable :
Qui veut votre bonheur : voilà fes feuls défauts,
Si votre cœur au fond reffemble à vos propos.

VALERE

Vous me faites ici les honneurs de ma mere,
Je ne fçais pas pourquoi : son amitié m'eft chére :
Le hazard vous a fait prendre mal mes difcours,
Mais mon cœur la refpecte, & l'aimera toujours.

ARISTE

Valere, vous voilà : ce langage eft le vôtre :
Oui, le bien vous eft propre; & le mal eft d'un autre.

VALERE

(à part.) *(haut.)*
Oh, voici les fermons, l'ennui !... Mais s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on eft ;
Il convient...

ARISTE

Un moment : fi l'amitié fincére
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage fecret
Qu'aujourd'hui même, ici, vous avez déja fait.

VALERE

Vous ſçavez...

ARISTE

Je le ſçais.

VALERE

Ce n'est point un miſtére
Bien merveilleux; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéreſſe fort,
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere et la fille,
Et nous voir aſſiégés de toute une famille :
Comme il eſt mon ami...

ARISTE

Lui?

VALERE

Mais aſſurément.

ARISTE

Vous oſez l'avouer?

VALERE

Ah! très parſaitement :
C'eſt un homme d'eſprit, de bonne compagnie,
Et je ſuis ſon ami de cœur, & pour la vie :
Oh! ne l'eſt pas qui veut.

ARISTE

Et ſi l'on vous montroit
Que vous le haïrez?

VALERE

On feroit bien adroit.

ARISTE

Si l'on vous faiſoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'eſprit, ces trompeuſes ſurfaces,

Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir ſans ſe déshonorer ?

VALERE

C'eſt juger par des bruits de pédants, de commeres.

ARISTE

Non, par la voix publique : elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le tems
De vous inſtruire ici de tous mes ſentimens,
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne ;
Après quoi, choiſiſſez ſon commerce ou ſa haine.
Je ſens que je vous laſſe, & je m'apperçois bien
A vos diſtractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien ſeul m'occupe ;
Il feroit odieux que vous fuſſiez ſa dupe.
L'unique grace encor, qu'attend mon amitié,
C'eſt que vous n'alliez point paroître ſi lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton, dont il faut ici vous préſenter,
Rien, je crois, là-deſſus ne doit m'inquiéter,
Vous avez de l'eſprit, un heureux caractére,
De l'uſage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui ;
Géronte vient ; allons...

SCENE VII

GÉRONTE, ARISTE, VALERE

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh vraiment oüi, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... viens donc que je t'embrasse!
(*à Ariste.*)
Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE

Parbleu, je l'ai vû là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela:
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
(*à Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon,
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE

Oh! non pas, je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déja comme de la maison.
(*à Ariste.*)
A propos nous comptons qu'elle entendra raison.

Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'eſt bien moi qu'on étonne :
La menace eſt plaiſante : ah ! je ne crains perſonne,
Je ne la croyois pas capable de cela :
Mais je commence à voir que tout s'appaiſera,
Et que ma fermeté remettra ſa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous préſenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui :
Je vais renouveller connoiſſance avec lui.
Allez, ſi l'on ne peut la réſoudre à deſcendre,
J'irai dans un moment lui préſenter ſon gendre.

SCENE VIII

GÉRONTE, VALERE

GÉRONTE

Eh bien, es-tu toujours vif, joyeux, amuſant?
Tu nous réjouiſſois.

VALERE

Oh ! j'étois fort plaiſant !

GÉRONTE

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, & tu dois...

VALERE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien diſtrait.
Eh bien...

VALERE

Assurément, Monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE

Non, ce ton-là m'ennuye,
Je te l'ai dit déja, point de cérémonie.

SCENE IX

CLÉON, GÉRONTE, VALERE

CLÉON

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE

Non, non, mon cher Cléon,
Venez & partagez ma satisfaction.

CLÉON

Je ne pouvois trop-tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valere.*

Comment va?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur,
C'est un défaut.

CLÉON

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GÉRONTE

J'avois grande raiſon de prédire à ta mere
Que tu ſerois bien fait, noblement, sûr de plaire,
Je m'y connois, je ſçais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris & des gens que je crois...

VALERE

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les derniéres, Monsieur, les ſçait-on ?

GÉRONTE

Qui ſont-elles ?
Nous eſt-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je ſuis toujours ſenſible aux biens de ma patrie :
Eh bien voyons donc, qu'eſt-ce ? Apprens-moi, je te prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avait Phriné, qu'elle hait à la mort ;
Liſidor, à la fin a quitté Doraliſe :
Elle eſt bien, mais ma foi d'une horrible bêtiſe :
Déja depuis long-tems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valere.*

Très-bien ; continuez.

VALERE

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire :
Lucile en eſt outrée & ne ſe montre plus,
Mais Delphire a mieux pris ſon parti là deſſus,
On la trouve par tout s'affichant de plus belle,
Et ſe moquant du ton, pourvû qu'on parle d'elle ;

Liſe a quitté le rouge, & l'on ſe dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'eſt pas compris dans la reforme,
Et qu'elle eſt ſeulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALERE

Quoi? vous ne ſçaviez point un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? l'ignorance profonde!
Mais c'eſt, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, Monſieur, aucune liaiſon?
Eh! mais, où vivez-vous?

GÉRONTE

Parbleu, dans ma maiſon:
M'embarraſſant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de fréluquets, d'une troupe de folles:
Aux gens que je connois paiſiblement borné,
Eh! que m'importe à moi, ſi Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laiſſe aux gens oiſifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, ces pâtures des sots.

CLÉON

(*à Géronte.*) (*bas à Valere.*)
Vous avez bien raiſon... Courage.

GÉRONTE

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu legere,
Et je ſens que Paris ne t'a pas mal gâté:
Mais nous te guérirons de la frivolité.

Ma niéce eſt raiſonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton eſprit ſa forme naturelle.

VALERE

C'eſt moi, ſans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai...

GÉRONTE

Je t'en diſpenſe.

VALERE

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maiſon ſur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, & l'on végéte ailleurs.

CLÉON

(bas à Valere.) *(bas à Geronte.)*
Ferme!... Il eſt ſingulier!

GÉRONTE

Mais c'eſt de la folie!
Il faut qu'il ait...

VALERE

La niéce eſt-elle encor jolie!

GÉRONTE

Comment, encor? Je crois qu'il a perdu l'eſprit :
Elle eſt dans ſon printems, chaque jour l'embellit.

VALERE

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge eſt aſſez mince.

VALERE

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de Province.

GÉRONTE

Sçais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'eſt très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma Niéce,
Et d'en parler du ton qu'inſpire la tendreſſe...

VALERE

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle paſſion.
Je l'aime... ſenſément.

GÉRONTE

Comment donc?

VALERE

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même:
Je réſerve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis, chacun de ſon côté.

CLÉON, *bas à Valere.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE

Ce petit train de vie
Eſt tout à fait touchant, & donne grande envie..

VALERE

Je veux d'abord...

GÉRONTE

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maiſon.

GÉRONTE

Or, écoute...

VALERE

Attendez : il me vient une idée.

Il ſe promene au fond du Théatre, regardant de côté & d'autre, ſans écouter Géronte.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi la noce eſt retardée :
Je ferois à ma Niéce un fort joli préſent!
Je lui veux un mari ſenſible, complaiſant,
Et s'il veut l'obtenir, car je ſens que je l'aime,
Il faut, ſur mes avis, qu'il change ſon ſyſtême.
Mais qu'examine-t-il?

VALERE

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maiſon?
Elle eſt belle, en bon air, enfin c'eſt mon ouvrage,
Il faut bien embellir ſon petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi?...

VALERE

Je ſuis à vous... En abbatant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abbatre?

VALERE

Oh rien.

GÉRONTE

Mais je l'eſpére.
Sçachons ce qui l'occupe : eſt-ce donc un miſtére?

VALERE

Non : c'eſt que je prenois quelques dimenſions
Pour des ajuſtemens, des augmentations.

GÉRONTE

En voici bien d'une autre! Eh : dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils ſouvent tes acces de folie ?

VALERE

Parlons raiſon, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement :
Avouez, la maiſon eſt mauſſade, odieuſe,
Je trouve tout ici d'une vieilleſſe affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'eſprit ſi l'on veut, mais pas le ſens commun.

VALERE

Oui... vous avez raiſon; il ſeroit inutile
D'ajuſter, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALERE

Ecoutez; faiſons mieux.
En me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maiſon?

GÉRONTE

C'eſt-à-dire,
Après ma mort.

VALERE

Vraiment, c'eſt tout ce qu'on deſire,
Mon cher Oncle : Or voici mon projet ſur cela,
Un bien qu'on doit avoir eſt comme un bien qu'on a,
La maiſon eſt à nous : on ne peut rien en faire,
Un jour je l'abbatrois, donc il eſt néceſſaire,

Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtiſſe demain :
J'aurai ſoin...

GÉRONTE

De partir; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie eſt certaine.

GÉRONTE

Et quant à vos beaux plans & vos dimenſions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maiſons.

VALERE

Parce que pour nos biens je prends quelques meſures,
Mon cher Oncle ſe fâche, & me dit des injures!

GÉRONTE

Oui, va je t'en réponds, ton cher Oncle? Oh! parbleu,
La peſte emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air mauſſade me bleſſe,
Et Monſieur ne veut rien changer dans ſa façon :
Sous prétexte qu'il eſt maître de la maiſon
Il prétend...

GÉRONTE

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monſieur, je ne prétends pas l'être :
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X

GÉRONTE, CLÉON

GÉRONTE

A-t'on vû quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON

Si fur les apparences...

GÉRONTE

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'efprit?
C'eft un original qui ne fçait ce qu'il dit :
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes* :
Ni goût, ni jugement, un tiffu de fornettes,
Et Monfieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, fauf votre avis...

CLÉON

Je m'en rapporte au vôtre :
Vous vous y connoiffez tout auffi bien qu'un autre;
Prenez qu'on m'a furpris, & que je n'ai rien dit :
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup : moi qui ne le vois guere
Qu'en paffant, j'ignorois le fonds du caractere.

GÉRONTE

Oh! fur parole ainfi ne louons point les gens :
Avant que de louer, j'examine long-tems,
Avant que de blâmer même cérémonie :
Auffi connois-je bien mon monde : & je défie

Quand j'ai toifé mes gens qu'on m'en impofe en rien;
Autrefois j'ai tant vû, foit en mal, foit en bien,
De reputations contraires aux perfonnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaifes ni bonnes,
Il faut y voir foi-même : & par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne difent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? ce langage m'affomme,
Je vous ai bien fuivi, je vous trouve bon-homme.

CLÉON

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'eft qu'un nom odieux, par les fots inventé :
C'eft là, pour fe venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on eft au-deffus de leur petite sphére,
Que, de peur d'être abfurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux, fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne fçachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, & qu'on veut les confondre,
Un tel eft très-méchant, vous difent-ils tout bas :
Et pourquoi? C'eft qu'un tel a l'efprit qu'ils n'ont pas.
(*Un Laquais arrive.*)

GÉRONTE

Eh bien, qu'eft-ce?

LE LAQUAIS

Monfieur, ce font vos lettres.

GÉRONTE

Donne.
Cela fuffit.
(*Le Laquais fort.*)
Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...

Quelle eſt cette écriture? Oui-dà? j'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aiſement
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere eſt féconde,
Je vois qu'il eſt encor des amis dans le monde.

CLÉON

Que vous mande-t'on? Qui?

GÉRONTE

Je ne ſçais pas qui c'eſt:
Quelqu'un ſans ſe nommer, ſans aucun intérêt...
Mais je ne ſçais s'il faut vous montrer cette lettre:
On parle mal de vous.

CLÉON

De moi? daignez permettre...

GÉRONTE

C'eſt peu de choſe: mais...

CLÉON

Voyons: je ne veux pas
Que ſur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il ſoit aucun ſoupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE

Ne craignez rien: ſur vous je ne prends nul ombrage:
Vous penſez comme moi ſur ce plat fréluquet:
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

J'apprens, Monſieur, que vous donnez votre Niéce à Valere: vous ignorez apparemment que c'eſt un libertin, dont les affaires ſont très-dérangées, & le courage fort ſuſpect. Un ami de ſa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'eſt fait le médiateur de ce mariage, & vous ſacrifie. Il m'eſt revenu auſſi que Cléon

eſt fort lié avec Valere; prenez garde que ſes conſeils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GÉRONTE

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON

Je dis, & je le penſe
Que c'eſt quelque noirceur ſous l'air de confidence,
Pourquoi cacher ſon nom?

Il déchire la lettre.

GÉRONTE

Comment? vous déchirez!...

CLÉON

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE

Et vous conjecturez
Que c'eſt quelque ennemi, qu'on en veut à Valere?

CLÉON

Mais je n'aſſure rien : dans toute cette affaire
Me voilà ſuſpect, moi, puiſqu'on me dit lié...

GÉRONTE

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON

Le mieux ſera d'agir ſelon votre ſiſtême,
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même :
Je veux croire qu'Ariſte eſt honnête homme : mais...
Votre écrivain peut-être... Enfin ſçachez les faits,
Sans humeur, ſans parler de l'avis qu'on vous donne :
Soit calomnie ou non, la lettre eſt toujours bonne
Quant à vos ſûretés; rien encor n'eſt ſigné :
Voyez, examinez...

GÉRONTE

Tout eſt examiné :
Je renverrai mon fat, & ſon affaire eſt faite;
Il vient... propoſez-lui de hâter ſa retraite,
Deux mots ; je vous attends.

SCENE XIII

CLÉON, VALERE *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vîte & à demi voix.*

Vous êtes trop heureux,
Géronte vous déteſte; il s'en va furieux;
Il m'attend; je ne puis vous parler davantage,
Mais ne craignez plus rien ſur votre mariage.

SCENE XIV

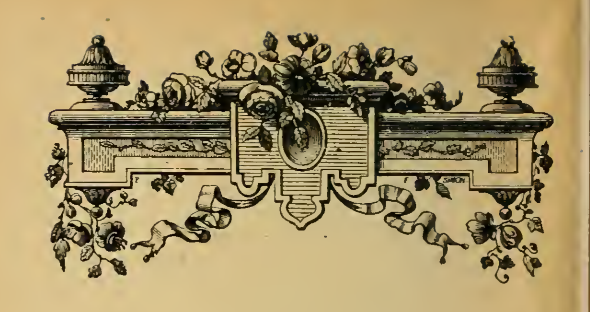
VALERE *ſeul.*

Je ne ſçais où j'en ſuis, ni ce que je reſous.
Ah, qu'un premier amour a d'empire ſur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver! J'aurois fait le malheur de ma vie :
Ses regards ont changé mon âme en un moment;
Je n'ai pû lui parler qu'avec ſaiſiſſement;
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur & noble & naturelle

A bien renouvellé cet inſtinct enchanteur,
Ce ſentiment ſi pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite, à mes yeux, me pénétre de honte :
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois : j'eſpére mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi! ſérieuſement amoureux!... Il n'importe :
Qu'il m'en plaiſante ou non, ma tendreſſe l'emporte,
Je ne vois que Chloé : ſi j'avois pû prévoir...
Allons tout réparer : je ſuis au déſeſpoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE



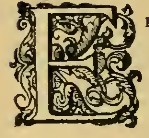


ACTE IV

SCENE PREMIERE

CHLOÉ, LISETTE

LISETTE



Eh quoi, Mademoiselle, encor cette trif-teffe,
Comptez fur moi, vous dis-je, allons, point de foibleffe.

CHLOÉ

Que les hommes font faux! & qu'ils fçavent, hélas!
Trop bien perfuader ce qu'ils ne fentent pas!
Je n'aurois jamais crû l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il fembloit vouloir plaire,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux fembloient répondre à tous mes fentimens,
Le croiras-tu, Lifette? Et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré, que je croyois fi tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendreffe & fa foi,
Valere me méprife!... il parle mal de moi.

LISETTE

Il en parle très-bien, je le ſçais, je vous jure.

CHLOÉ

Je le tiens de mon Oncle, & ma peine eſt trop ſûre:
Tout eſt rompu, je ſuis dans un chagrin mortel.

LISETTE

Ouais! tout ceci me paſſe & n'eſt pas naturel:
Valere vous adore, & fait cette équipée?
Je vois là du Cléon, où je ſuis bien trompée:
Mais il faut par vous-même entendre votre amant.
Je vous menagerai cet éclairciſſement,
Sans que dans mon projet Floriſe nous dérange:
Ma foi, je lui prépare un tour aſſez étrange
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil ſur vous:
Le moment eſt heureux : tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'eſt *ma chere Liſette!*
Mon enfant!... On m'écoute, on me trouve parfaite;
Tantôt on ne pouvoit me ſouffrir: à préſent,
Vû que pour terminer Géronte est moins preſſant,
Elle eſt d'une gayté, d'une folie extrême:
Moi, je vais profiter de l'inſtant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin:
Il *eſt délicieux, incroyable, divin,*
Cent autres petits mots qu'elle redit ſans ceſſe:
Ces noms dureront peu, comptez ſur ma promeſſe,
Géronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la ſœur.

CHLOÉ

Eh! que fait Valere?

LISETTE

Ah! j'oubliais de vous dire
Qu'il eſt à ſa toilette, & cela doit détruire
Vos ſoupçons mal fondés : car vous concevez bien
Que s'il va ſe parer, ce ſoin n'eſt pas pour rien.
Ariſte eſt avec lui : j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je ſois bien sûre
Qu'ils ſe connoiſſent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il ſoit difficile...
Votre mere deſcend; allez, ſoyez tranquille.

SCENE II

LISETTE, *seule.*

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment..
N'importe, ſi mes ſoins tournent heureuſement.
Mais que prétend Ariſte? Et pour quelle avanture
Veut-il que je lui faſſe avoir de l'écriture
De Frontin ? comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus, ſigne ſon nom & n'eſt pas écrivain.

SCENE III

FLORISE, LISETTE

FLORISE

Eh bien, Liſette?

LISETTE

Eh bien, Madame.

FLORISE

Es-tu contente?

LISETTE

Mais, Madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE

Pour y ſuivre Chloé je deſtine Marton,
Tu reſteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un eſprit qui m'enchante
J'ai bien vû tout-à-l'heure, et ton goût me plaiſoit,
Que tu t'amuſois fort de tout ce qu'il diſoit :
Conviens qu'il eſt charmant, & laiſſe, je te prie,
Tous les petits diſcours que fait tenir l'envie.

LISETTE

Moi, Madame? Eh mon Dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous penſez ſenſément.
Et ſi vous perſiſtez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'eſtime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les eſprits enſemble
Il eſt toujours nouveau : tout le reſte me ſemble
D'une miſere affreuſe, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE

Vous avez bien raiſon : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus ſage
Eſt de s'y tenir; mais...

FLORISE

Quoi?

LISETTE

Rien.

FLORISE

Je veux fçavoir...

LISETTE

Non.

FLORISE

Je l'exige.

LISETTE

Eh bien... J'ai crû m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle fouvent, & fouvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarraffé,
Et fur certains difcours fi je l'avois pouffé...

FLORISE

Chimère!... il faut pourtant éclaircir ce nuage;
Il eft vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'eft à deffein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui;
Toi, fais caufer Cléon, et que je puiffe apprendre...

LISETTE

Je voudrois qu'en fecret vous vinffiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE

Quelle folie!

LISETTE

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un jufte foupçon :

Si ce n'eſt pas pour vous, que ce ſoit pour moi-même :
J'ai l'eſprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE

Mais comment ferions-nous?

LISETTE

Ah! rien n'eſt plus facile;
C'eſt avec moi tantôt que vous verrez ſon ſtile :
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera, là :
Vous avez vû ſouvent qu'au moment où l'on va
Se promener enſemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie,
Il reſte à me parler, à me queſtionner :
Et de ce cabinet, vous pourriez vous donner
Le plaiſir de l'entendre appuyer, ou détruire...

FLORISE

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'inſtruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi,
Mais je ne puis penſer qu'il parle mal de moi.

LISETTE

Eh bien, c'eſt de ma part une galanterie,
L'éloge des abſens se fait ſans flaterie :
Il faudra que ſur vous, dans tout cet entretien,
Je diſe un peu de mal, dont je ne penſe rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE

Je te le paſſe encore.

LISETTE

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Arifte & Valere.*

Encor Monfieur Arifte avec fon Protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils priffent leur congé,
Mais ils ne fentent rien : laiffons-les.

SCENE IV

ARISTE, VALERE *paré.*

VALERE

On m'évite;
O Ciel! je fuis perdu.

ARISTE

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
Du foin de mettre fin au trouble où je vous voi,
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, & c'eft sur quoi je compte :
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchife & de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarraffe.

VALERE

Mais il a, par malheur, fort peu d'efprit.

ARISTE

De grace,
Le connoiffez-vous?

VALERE

Non : mais je vois ce qu'il eft,
D'ailleurs, ne juge-t'on que ceux que l'on connoît?
La converfation deviendroit fort ftérile :
J'en fçais affez pour voir que c'eft un imbecile.

ARISTE

Vous retombez encor, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous eſt étrangere;
Eh! pourquoi s'oppoſer à ſon bon caractere?
Tenez, devant vos gens je n'ai pû librement
Vous parler de Cléon : il faut abſolument
Rompre...

VALERE

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en eſt enyvré,
Au plus frivole accueil on ſe croit adoré,
On prend pour des amis de ſimples connoiſſances,
Eh que de repentirs ſuivent ces imprudences!
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez :
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend ſur votre vie entiére,
Et c'eſt des premiers pas que dépend la carriére.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE

Je vous réponds, Monſieur, qu'il eſt très-eſtimé;
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le conſulte, on l'écoute, on le cite,
Aux Spectacles ſur tout il faut voir le crédit
De ſes déciſions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Piéce nouvelle,
Il regne, on l'environne, il prononce ſur elle,

Et ſon autorité, malgré les protecteurs,
Pulvériſe l'ouvrage & les admirateurs.

ARISTE

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Eſt-ce bien là l'emploi qu'un bon eſprit doit prendre ?
L'Orateur des Foyers & des mauvais propos !
Quels titres ſont les ſiens? l'inſolence, & des mots,
Les applaudiſſemens, le reſpect idolâtre
D'un eſſaim d'étourdis, chenilles du Théatre,
Et qui venant toujours groſſir le tribunal
Du bavard impoſant qui dit le plus de mal,
Vont ſemer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette préſomption
Qui prétend tout ranger à ſa déciſion,
Eſt d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé ſuſpend l'éloge & la cenſure;
Il ſçait que ſur les arts, les eſprits & les goûts,
Le jugement d'un ſeul n'eſt point la loi de tous,
Qu'attendre eſt pour juger la régle la meilleure,
Et que l'arrêt public eſt le ſeul qui demeure.

VALERE

Il eſt vrai : mais enfin Cléon eſt reſpecté,
Et je vois les rieurs toujours de ſon côté.

ARISTE

De ſi honteux ſuccès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de Plaiſant connoiſſez la miſere :
J'ai rencontré ſouvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des ſots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie

A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et malgré les Plaifans le bien eft toujours bien.
J'ai vû d'autres méchans d'un grave caractére,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton fententieux
Cache leur nullité fous un air dédaigneux;
Cléon fouvent auffi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusques dans fon filence :
Mais qu'il fe taife ou non, tous les efprits bien faits
Sçauront le méprifer jufques dans fes fuccès.

VALERE

Lui refuferiez-vous l'efprit? J'ai peine à croire...

ARISTE

Mais à l'efprit méchant, je ne vois point de gloire :
Si vous fçaviez combien cet efprit eft aifé,
Combien il en faut peu, comme il eft méprifé!
Le plus ftupide obtient la même réuffite :
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amufant, fans baffeffe & fans fiel;
On dit l'efprit commun! par fon fuccès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il eft rare :
Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable efprit marche avec la bonte.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fauffe lumière.
La réputation des mœurs eft la première,
Sans elle, croyez-moi, tout fuccès eft trompeur :
Mon eftime toujours commence par le cœur,
Sans lui l'efprit n'eft rien, & malgré vos maximes
Il produit feulement des erreurs & des crimes.

Fait pour être chéri, ne ferez-vous cité
Que pour le complaifant d'un homme déteflé ?

VALERE

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime,
Je voudrois que chacun me déteftât de même :
On fe l'arrache au moins : Je l'ai vû quelquefois
A des foupers divins retenu pour un mois :
Quand il eft à Paris il ne peut y suffire;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on defire?

ARISTE

Que dans fes procédés l'homme eft inconféquent!
On recherche un efprit, dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le profcrire on l'encourage encore!
Mais convenez auffi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il eft l'oracle ou le bouffon,
Craignant pour eux le fort des abfens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui feroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit-il en faire fon ami?

VALERE

On le craint, c'eft beaucoup.

ARISTE

Mérite pitoyable!
Pour les efprits fenfés eft-il donc redoutable?
C'eft ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adreffe les traits de fes mauvais propos :
Quel honneur trouvez-vous à pourfuivre, à confondre,
A défoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?

Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la baſſeſſe & l'inhumanité :
Quand ſur l'eſprit d'un autre on a quelque avantage,
N'eſt-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

VALERE

Qu'elle ſoit un peu plus, un peu moins vertueuſe,
Vous m'avouerez du moins que ſa vie eſt heureuſe;
On épuiſe bientôt une ſociété :
On ſçait tout votre eſprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre ſcéne
Et d'autres ſpectateurs : il paſſe, il ſe proméne
Dans les cercles divers, ſans gêne, ſans lien,
Il a la fleur de tout, n'eſt eſclave de rien...

ARISTE

Vous le croyez heureux ? Quelle ame mépriſable
Si c'eſt là ſon bonheur ! c'eſt être miſérable,
Etranger au milieu de la ſociété,
Et par-tout fugitif, & par-tout rejetté :
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur eſt dans la confiance :
Un commerce de ſuite avec les mêmes gens,
L'union des plaiſirs, des goûts, des ſentimens,
Une ſociété peu nombreuſe, & qui s'aime,
Où vous penſez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, ſans crainte, et ſans malignité,
Dans le ſein de la paix & de la ſureté,
Voilà le ſeul bonheur honorable & paiſible
D'un eſprit raiſonnable, & d'un cœur né ſenſible,

Sans amis, ſans repos, ſuſpect et dangereux,
L'homme frivole & vague eſt déja malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'eſt davantage
Un méchant affiché, dont on craint le paſſage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'eſprit de fauſſeté, l'art affreux de noirceurs,
Abhorré, mépriſé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes-gens demeure ſans patrie.
Voilà le vrai Proſcrit, & vous le connoiſſez.

VALERE

Je ne le verrois plus, ſi ce que vous penſez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choſes,
C'eſt donner à des riens les plus horribles cauſes;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuſer :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'eſt que pour s'amuſer.

ARISTE

S'amuſer, dites-vous? Quelle erreur eſt la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque ſociété, diviſer les eſprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes eſtimables,
Faire du mal d'autrui ſes plaiſirs déteſtables,
Ce germe d'infamie et de perverſité
Eſt-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous ſouffrez qu'on le nomme?

VALERE

Je ne le connois plus s'il n'eſt point honnête-homme,
Mais il me reſte un doute : avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de ſingularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'eſprit de mon ſiécle & je ſuis comme un autre,

Tout le monde eſt méchant: & je ſerois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE

Tout le monde eſt méchant? oüi ces cœurs haïſſables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, ſans mœurs : eſprits bas et jaloux,
Qui ſe rendent juſtice en ſe mépriſant tous.
En vain ce peuple affreux, ſans frein & ſans ſcrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chaſſer ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'eſt point fait pour la méchanceté,
Conſultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes raſſemblés : voyez à nos Spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté
Où brille en tout ſon jour la tendre humanité,
Tous les cœurs ſont remplis d'une volupté pure,
Et c'eſt-là qu'on entend le cri de la Nature.

VALERE

Vous me perſuadez.

ARISTE

Vous ne réuſſirez
Qu'en ſuivant ces conſeils : ſoyez bon, vous plairez;
Si la raiſon ici vous a plû dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE

Géronte vient : calmez ſon eſprit irrité,
Et comptez pour toujours ſur ma docilité.

SCENE V

GÉRONTE, ARISTE, VALERE

GÉRONTE

Le voilà bien paré! Ma foi c'eſt grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage.

VALERE

Ceſſez de m'accabler, Monſieur, & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une eſpérance. Ah! m'eſt-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé, je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE

Elle a d'aſſez beaux yeux...
Pour des yeux de Province.

VALERE

Ah! laiſſez-là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laiſſez un ſouvenir...

GÉRONTE

Vous-même, laiſſez-nous,
Monſieur veut me parler. Au reſte, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma
Niéce.

VALERE

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'yvreſſe...

GÉRONTE

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raiſons.

VALERE

Quoi donc?

GÉRONTE

Je ne dis rien : mais ſans tant de façons
Laiſſez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE

Non, Monſieur, j'obéis... A peine je reſpire...
Ariſte, vous ſçavez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur ſort eſt dans vos mains

SCENE VI

GÉRONTE, ARISTE

ARISTE

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE

A la bonne heure : il peut obtenir votre eſtime,
Vous avez vos raiſons apparemment : & moi
J'ai les miennes auſſi, chacun juge pour ſoi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractére.

ARISTE

Ce ton-là m'eſt nouveau : jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE

Que diable voulez-vous, quelqu'un qui me conſeille
De m'empêtrer ici d'une Eſpéce pareille,
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit Suffiſant qui n'a que du caquet,

D'ailleurs mauvais efprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde.

ARISTE

Il eft jeune : il peut être indifcret, vain, léger,
Mais quand le cœur eft bon, tout peut fe corriger,
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique fur cet article il s'obftine au filence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à fon cœur
Qu'à de mauvais Confeils, dont on fçaura l'auteur.
Sur la Méchanceté vous lui rendrez juftice,
Valere a trop d'efprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indifcrétion :
Mais de ce caractére il a vu la baffeffe :
Comptez qu'il eft bien né, qu'il penfe avec nobleffe...

GÉRONTE

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Ce que je fçais de lui...

ARISTE

Cléon...

GÉRONTE

Encor? J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penfer d'autrui :
Qu'a-t'il affaire là ? vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous eftime, & qu'il vous juftifie.

ARISTE

Moi! me juftifier? Eh! de quoi, je vous prie!

GÉRONTE

Enfin...

ARISTE

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'eſtimez plus ſi des ſoupçons ſecrets...

GÉRONTE

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'eſt de mon amitié faire bien peu de cas...
Je ſors... car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII

CLÉON, ARISTE

ARISTE

M'APPRENDREZ-VOUS, Monſieur, quelle odieuſe hiſtoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame aſſez noire...

CLÉON

Vous n'êtes pas brouillés, amis de tous les tems
Vous êtes au-deſſus de tous les différends :
Vous verrez ſimplement que c'eſt quelque nuage,
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a ſur le cœur nos perſécutions
Sur un parti, qu'en vain vous & moi conſeillons.
Moi, j'aime fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il ſe ſoit annoncé par donner une ſcéne :
Mais, ſoit dit entre nous, peut-on compter ſur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,

On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit ſourdement contre ſon mariage :
Il veut, il ne veut plus : ſçait-il ce qu'il lui faut ?
Il eſt près de Chloé, qu'il refuſoit tantôt.

ARISTE

Tout ſeroit expliqué ſi l'on ceſſoit de nuire,
Si la Méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON

Oh bon, quelle folie! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux Méchans?
Et réaliſez vous cet Etre imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au Vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas : ſoit dit ſans intéreſt,
Tout le monde eſt méchant, & perſonne ne l'eſt :
On reçoit, & l'on rend, on eſt à peu près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'eſt ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne ſoit contredit,
Que rien n'eſt vrai ſur rien, qu'importe ce qu'on dit?
Tel ſera mon héros & tel ſera le vôtre,
L'Aigle d'une maiſon n'eſt qu'un ſot dans une autre :
Je dis ici qu'Eraſte eſt un mauvais Plaiſant.
Eh bien, on dit ailleurs qu'Eraſte eſt amuſant.
Si vous parlez des faits & des tracaſſeries,
Je n'y vois dans le fond que des plaiſanteries,
Et ſi vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes-gens ſont de ces fripons-là;
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,

C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens ſont bons:
Il gagneroit bien-tôt les meilleures maiſons
Si l'on s'aimoit ſi fort : l'amuſement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule;
Au reſte, chacun parle & fait comme il l'entend.
Tout eſt mal, tout eſt bien, tout le monde eſt content.

ARISTE

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout eſt indifférent pour les ames ſublimes,
Le plaiſir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vû que l'ennui chez la Méchanceté,
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalouſie,
Ce ton myſtérieux, ces petits mots ſans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin,
Ces indiſcrétions, ces rapports infidelles,
Ces baſſes fauſſetés, ces trahiſons cruelles,
Tout cela n'eſt-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, & la mort du plaiſir?
Auſſi ne voit-on plus, où ſont ces caractéres,
L'aiſance, la franchiſe, & les plaiſirs ſincéres,
On eſt en garde, on doute enfin ſi l'on rira :
L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a :
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'abſurde talent d'un triſte *perſifflage :*
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais ſans perdre en diſcours un tems qui nous eſt cher,
Venons au fait, Monſieur, connoiſſez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,

L'ami de la maifon, fi vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien :
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des chofes qu'il ignore,
Vous ferez notre Juge; allons, fecondez-moi,
Et foyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON

Une explication? en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laiffez tomber tout cela de foi-même;
Me mêler là dedans?... ce n'eft pas mon avis :
Souvent un tiers fe brouille avec les deux partis,
Et je crains... Vous fortez? mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi...

ARISTE

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII

LISETTE, ARISTE, CLÉON

LISETTE

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lifette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Arifte.*

Silence.

SCENE IX

CLÉON, LISETTE

CLÉON

HEUREUSEMENT, nous voilà ſans témoins :
Acheve de m'inſtruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE

Laiſſez-moi voir d'abord ſi perſonne n'écoute
Par hazard à la porte, ou dans ce cabinet :
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon ſecret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Liſette,
Pourroit vouloir de moi ! l'avanture eſt parfaite :
Feignons : c'eſt à Valere aſſurer ſon refus,
Et tourmenter Floriſe eſt un plaiſir de plus.

LISETTE, *à part en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON

Tu me vois dans la plus douce yvreſſe.
Je l'aimois, ſans oſer lui dire ma tendreſſe,
Sonde encor ſes deſirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-tems j'ai prévenu les ſiens.

LISETTE

Je crains pourtant toujours.

CLÉON

Quoi ?

LISETTE

Ce goût pour Madame.

CLÉON

Si tu n'as pour raiſon que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE

Ma foi ni moi non plus. Je ſuis dans l'embarras,
Je veux ſortir d'ici, je ne ſçaurois m'y plaire :
Ce n'eſt pas pour Monſieur; j'aime ſon caractére,
Il eſt aſſez bon maître, & le même en tout tems,
Bon-homme...

CLÉON

Oui, les bavards ſont toujours bonnes-gens.

LISETTE

Pour Madame!... Oh d'honneur... Mais je crains ma franchiſe:
Si vous redeveniez amoureux de Floriſe...
Car vous l'avez été sûrement, & je croi...

CLÉON

Moi, Liſette, amoureux ? tu te moques de moi.
Je ne me le ſuis crû qu'une fois dans ma vie :
J'eus Araminte un mois; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort,
Elle mourut, je fus enchanté de ſa mort.
Il faut pour m'attacher, une ame ſimple & pure
Comme Chloé, qui ſort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaiſirs,
Et meriter l'eſtime en donnant des deſirs;
Mais Madame Floriſe!...

LISETTE

Elle eſt inſuportable :
Rien n'eſt bien; autrefois je la croyois aimable,

Je ne la trouvois pas difficile à ſervir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir,
Et pour reſter ici, j'y ſuis trop malheureuſe ;
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON

Ridicule, odieuſe...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant,
Ne pouvant ſe guérir de ſe croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces
Que je mets, vû leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fond, m'ennuye horriblement :
Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & ſe croit philoſophe :
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe :
Courant après l'eſprit, ou plutôt ſe parant
De l'eſprit repété qu'elle attrape en courant :
Jouant le ſentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythére,
Ou ſans ceſſe eſſuyer des ſcénes de dépit,
Des fureurs ſans amour, de l'humeur ſans eſprit :
Un amour propre affreux, quoique rien ne ſoutienne...

LISETTE

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend ſi vaine.

CLÉON

Quoiqu'elle garde encor des airs ſur la vertu,
De grands mots ſur le cœur ? Qui n'a-t'elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire.
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'hiſtoire,
Et je n'aſpire point à l'honneur ſingulier
D'être le ſucceſſeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix, j'entends là dedans.. Je crains quelque avanture.

CLÉON, *seul.*

Lifette eft difficile, ou la voilà bien fûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me foupçonnoit,
Et fi comme elle auffi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle eft ma foi partie,
De rage apparemment, ou bien par modeftie.

CLÉON

Eh bien?

LISETTE

On me cherchoit. Mais vous n'y penfez pas,
Monfieur, fouvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le fecret, vous fentez l'importance...

CLÉON

Compte fur les effets de ma reconnoiffance,
Si tu peux réuffir à faire mon bonheur.

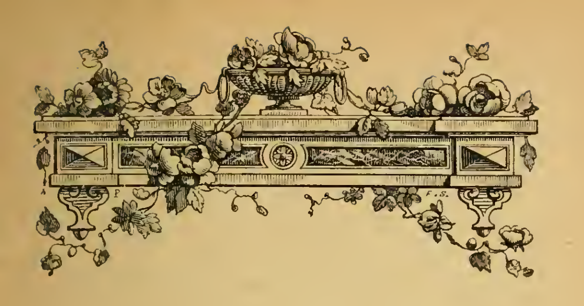
LISETTE

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(*A part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

FIN DU QUATRIÈME ACTE



ACTE V

SCENE PREMIERE

LISETTE, FRONTIN

LISETTE

Entre donc... ne crains rien, te dis-je : ils n'y ſont pas.
Eh bien, de ta priſon tu dois être fort las !

FRONTIN

Moi, Non. Qu'on veuille ainſi me faire bonne chére,
Et que j'aye en tout tems Liſette pour géoliére,
Je ſerai priſonnier ma foi tant qu'on voudra.
Mais ſi mon Maître enfin...

LISETTE

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouſer, & voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu reſtes attaché,
Et nous nous marierons par-deſſus le marché.

FRONTIN

L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée,
Je ne ſçais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne ſommes pas loin de la concluſion :
En gens congédiés je crois me bien connaître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à mon maître;
Dans l'eſprit de Floriſe il eſt expédié :
Grace aux conſeils d'Ariſte, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainſi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu ſçaura la vérité;
Veux-tu lui reſter seul? & que ta probité...

FRONTIN

Mais le quitter?... Jamais je n'oſerai lui dire.

LISETTE

Bon! Eh bien écris-lui... Tu ne ſçais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN

Si, parbleu.

LISETTE

Tu te vantes.

FRONTIN

Moi? Non.
Tu vas voir.

(Il écrit.)

LISETTE

Je croyois que tu ſignois ton nom
Simplement: mais tant mieux; mande-lui, ſans myſtere,
Qu'un autre arrangement que tu crois néceſſaire,

Des raifons de famille enfin t'ont obligé
De lui fignifier que tu prends ton congé.

FRONTIN

Ma foi fans compliment je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter fur moi,
Et j'attendrois cela pour finir avec toi;
Valere, c'en eft fait, te prend à fon fervice,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice,
Et pour que ton état foit dûment éclairci
Sans retour, fans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à fa mere :
Cela te fauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN

Il pourroit nous furprendre
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE

Ne crains rien : Va m'attendre,
Je vais t'expédier.

SCENE II

LISETTE *seule.*

J'AI de son écriture;
Je voudrois bien fçavoir quelle eft cette avanture,

Et pour quelles raiſons Ariſte m'a preſcrit
Un ſi profond ſecret quand j'aurois cet écrit?
Il ſe peut que ce ſoit pour quelque gentilleſſe
De Cléon; en tout cas, je ne rends cette piéce
Que ſous condition, & s'il m'aſſure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien:
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire
Mais le voici.

SCENE III

FLORISE, ARISTE, LISETTE

LISETTE, *à part à Ariſte.*

Monsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE

Je te ſuis dans l'inſtant.

SCENE IV

FLORISE, ARISTE

ARISTE

C'est trop vous déſoler:
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre ſentiment de colére ou de haine:
Libre de vos chagrins, partagez ſeulement
Le plaiſir que Chloé reſſent en ce moment

D'avoir pû recouvrer l'amitié de ſa mere,
Et de vous voir ſenſible à l'eſpoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point au reſte & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE

Qu'on ne m'en parle plus : c'eſt un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monſtre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteſte aujourd'hui
Le moment où j'ai pû me lier avec lui.
Je ſuis outrée !

ARISTE

Il faut ſans tarder, ſans miſtére,
Qu'il ſoit chaſſé d'ici.

FLORISE

Je ne ſçais comment faire,
Je le crains : c'eſt pour moi le plus grand embarras.

ARISTE

Mepriſez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaiſſer à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroiſſant le craindre :
Oſez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les fauſſetés,
Vûs de près ne ſont rien : & toute cette eſpéce
N'a de force ſur nous que par notre foibleſſe;
Des femmes ſans eſprit, ſans graces, ſans pudeur,
Des hommes décriés, ſans talens, ſans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et ſe feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas ſçû qu'ils avoient exiſté ?

Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte.
Les braver fans foibleffe, & les nommer fans crainte :
Tôt ou tard, la vertu, les graces, les talens
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchans.

FLORISE

Mais fongez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir fur moi, fur Géronte & ma fille
Les plus affreux difcours...

ARISTE

Qu'il parle mal ou bien,
Il eft déshonoré, fes difcours ne font rien.
Il vient de couronner l'hiftoire de fa vie ;
Je vais mettre le comble à fon ignominie,
En écrivant par-tout les détails odieux
De la divifion qu'il femoit en ces lieux;
Autant qu'il faut de foins, d'égards & de prudence
Pour ne point accufer l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la fociété,
Et l'intérêt commun veut qu'on fe réuniffe
Pour flétrir un méchant, pour en faire juftice.
J'inftruirai l'univers de fa mauvaife foi
Sans me cacher; je veux qu'il fçache que c'eft moi :
Un rapport clandeftin n'eft pas d'un honnête-homme,
Quand j'accufe quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE

Non : fi vous m'en croyez, laiffez-moi tout le foin
De l'éloigner de nous, fans éclat, fans témoin.
Quelque peine que j'aye à foutenir fa vûe
Je veux l'entretenir, & dans cette entrevûe

Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il eſt de trop ici : tout autre arrangement
Ne réuſſiroit pas ſur l'eſprit de mon frere,
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire :
Ils ne ſe quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à ſa prudence un ſervice important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on ſoupçonnoit Cléon d'une affreuſe ſatire,
Géronte ne croit rien ; nul doute, nul ſoupçon
N'a pû faire ſur lui la moindre impreſſion...
Mais ils viennent, je crois : ſortons, je vais attendre
Que Cléon ſoit tout ſeul.

SCENE V

GÉRONTE, CLÉON

GÉRONTE

Je ne veux rien entendre,
Votre premier conſeil eſt le ſeul qui ſoit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation;
Ceſſez de me parler pour ce petit Valere,
Il ne ſçait ce qu'il veut, mais il ſçait me déplaire :
Il refuſoit tantôt, il conſent maintenant,
Moi, je n'ai qu'un avis, c'eſt un impertinent.
Ma ſœur, ſur ſon chapitre, eſt, dit-on, revenue ;
Autre eſprit inégal ſans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne ſuis pas un ſot,

Un fou n'eſt pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en ſuis pas plus triſte,
Que dites-vous auſſi de ce bon-homme Ariſte?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le ſens commun :
Plein de préventions, diſcoureur importun,
Il veut que vous ſoyez l'auteur d'une ſatyre
Où je ſuis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puiſqu'on vouloit donner des ſoupçons ſur vous-même :
Rien n'y fait : il ſoutient ſon abſurde ſiſtême;
Soit dit confidemment, je crois qu'il eſt jaloux
De tous les ſentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON

Qu'il choiſiſſe donc mieux les crimes qu'il me donne,
Car moi, je ſuis ſi loin d'écrire ſur perſonne
Que ſans autre ſujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le ſimple ſoupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracaſſeries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en ſuis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au myſtere
De l'écrit contre vous : & peut-être Valere
Qui refuſoit d'abord, & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'eſt ſervi de ſa main
Pour écrire à ſa mere une lettre anonyme.
Au reſte... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : Ce ſoupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE

Oh! vous êtes trop bon. Je ſuis perſuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il eſt faux, méchant, noir, & qu'il eſt bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuſe encore! Oh! laiſſez-les venir;
Puiſque de leur préſence on ne peut ſe défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord : Car, ſans comparaiſon,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maiſon.

SCENE VI

CLÉON, *ſeul.*

Que je tiens bien mon ſot! mais par quelle inconſtance
Floriſe ſemble-t'elle éviter ma préſence?
L'imprudente Liſette auroit-elle avoué?
Elle conſent, dit-on, à marier Chloé,
On ne ſçait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai ſubjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... Ou, ſi je ſuis trahi,
J'en ſuis tout conſolé, je me ſuis réjoui.

SCENE VII

FLORISE, CLÉON

CLÉON

Vous venez à propos : j'allois chez vous, Madame..
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame?

Qu'avez-vous? Vos beaux yeux me ſemblent moins
ſereins
Faite pour les plaiſirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE

J'en ai de trop réels.

CLÉON

Dites-les moi de grace,
Je les partagerai, ſi je ne les efface.
Vous connoiſſez...

FLORISE

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON

Comment, belle Floriſe? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injuſtice?
Quelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE

Je me l'imaginois :
Mais je vois à préſent que je me ſuis trompée,
Par d'autres ſentimens mon ame eſt occupée,
Des folles paſſions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raiſon enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON

Mais eſt-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe.
A moi, dont vous ſçavez l'eſtime & la tendreſſe,
Qui voulois à jamais tout vous ſacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquilliſez mon cœur : vous l'éprouvez ſans doute?

FLORISE

Une autre vous auroit fait perdre votre tems;
On vous amuferoit par l'air des fentimens :
Moi, qui ne fuis point fauffe...

CLÉON, *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreufe nouvelle !

FLORISE

Il faut ne plus nous voir.

CLÉON *fe relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi fi vous voulez
Que je vous parle auffi très-vrai, vous me comblez
Vous m'avez épargné, par cet aveu fincére,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous ceffez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-tems gagné de primauté.

FLORISE

C'eft trop fouffrir ici la honte où je m'abaiffe;
Je rougis des égards qu'employoit ma foibleffe.
Eh bien, allez, Monfieur : que vos talens, fur nous,
Épuifent tous les traits qui font dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre
Vous êtes démafqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclairciffement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON

La Dignité s'en mêle?
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle?

Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous
deux.
Épargnons à Géronte un éclat ſcandaleux,
Ne donnons point ici de ſcéne extravagante.
Attendons quelques jours, & vous ſerez contente.
D'ailleurs il m'aime aſſez, & je crois mal-aiſé...

FLORISE

Oh! je veux ſur-le-champ qu'il ſoit déſabuſé.

SCENE VIII

GÉRONTE, ARISTE, VALERE
CHLOÉ, FLORISE, CLÉON

GÉRONTE

Eh bien, qu'eſt-ce, ma ſœur? Pourquoi tout ce
tapage?

FLORISE

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monſieur qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON

L'éloge n'eſt pas fade.

GÉRONTE

Oh, qu'on me laiſſe en paix,
Ou, ſi vous me pouſſez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication : Voyons, éclairciſſez...

GÉRONTE

Je m'entends; il ſuffit.

ARISTE

Non, ce n'eſt point aſſez :
Ainſi que l'amitié, la vérité m'engage...

GÉRONTE

Et moi, je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces miſéres là je n'ai plus rien à voir,
Et je ſçais là-deſſus tout ce qu'on peut ſçavoir.

ARISTE

Sçachez donc avec moi confondre l'Impoſture;
De la lettre ſur vous, connoiſſez l'écriture...
C'eſt Frontin, le valet de Monſieur que voilà...

GERONTE

Vraiment oüi c'eſt Frontin, je ſçavois tout cela,
Belle nouvelle!

ARISTE

Eh quoi! votre raiſon balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE

Un valet, un coquin!...

VALERE

Connoiſſez mieux les gens,
Vous accuſez Frontin, & moi je le défens.

GÉRONTE

Parbleu, je le crois bien, c'eſt votre ſecretaire.

VALERE

Que dites-vous, Monſieur? et quel nouveau miſtere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON

Il eſt parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE

Vous l'avez renvoyé? moi je l'ai pris : Qu'il vienne.
à un Laquais.
Qu'on appelle Lisette, & qu'elle nous l'améne.

GÉRONTE
à Valere. *à Cléon.*

Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'on ne le justifie.

CLÉON

Valere, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE

Je ne plaisante plus & ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime,
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE

Mais vraiment il est brave! on me mandoit que non.

SCENE IX

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? Et par quelle raison...

LISETTE

Il est parti.

ARISTE

Non, non : ce n'est plus un mistére.

LISETTE

Il eſt allé porter la lettre de Valere :
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE

Quel contre-tems ſâcheux !

CLÉON

Comment malgré mon ordre, il étoit en ces lieux ?
Je veux de ce fripon...

LISETTE

Un peu de patience
Et moins de complimens, Frontin vous en diſpenſe.
Il peut bien par hazard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il eſt fort honnête garçon :

Montrant Valere.

Il vous quitte d'ailleurs, & Monsieur en ordonne
Mais comme il ne prétend rien avoir à perſonne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet, qu'à Paris
A votre Procureur vous auriez crû remis,
Mais...

FLORISE, *ſe ſaiſiſſant du paquet.*

Donne cet écrit; j'en ſçais tout le miſtére.

CLÉON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'eſt vous... Songez...

FLORISE

Liſez, mon frere.
Vous connoiſſez la main de Monſieur, apprenez
Les dons que ſon bon cœur vous avoit deſtinez,
Et jugez, par ce trait, des indignes manœuvres...

GÉRONTE *en fureur après avoir lû.*

M'interdire ! corbleu !... voilà donc de vos œuvres !

Ah ! Monſieur l'honnête-homme, enfin je vous connais.
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON

C'eſt à l'attachement de Madame Floriſe.
Que vous devez l'honneur de toute l'entrepriſe.
Au reſte, ſerviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vû je ſuis en fond je croi
Pour prendre ma revanche.

Il ſort.

SCÈNE X et dernière.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE
FLORISE, CHLOÉ, LISETTE

GÉRONTE, *à Cléon qui ſort.*

Oh ! l'on ne vous craint guére...
Je ne ſuis pas plaiſant, moi, de caractére,
Mais, morbleu, s'il ne part...

ARISTE

Ne penſez plus à lui,
Malgré l'air ſatisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moiudre ſentiment ſi ſon ame eſt capable,
Il eſt aſſez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuſte éloignement qu'il m'inſpiroit pour vous.
Ma ſœur, faiſons la paix... Ma Niéce auroit Valere
Si j'étois bien certain...

ARISTE

S'il a pû vous déplaire,
Je vous l'ai déja dit, un conseil ennemi...

GÉRONTE

à Valere *à Ariſte.*
Allons je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne ſoit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le ſuccès de l'eſprit pes méchans,
Je ſens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE



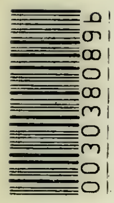


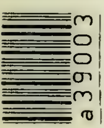
TABLE

FIN DU TOME PREMIER

Paris. — E. Kapp, imprimeur, 83, rue du Bac.




003038089b


a39003